
STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

INDEX LECTIONUM

QUÆ IN

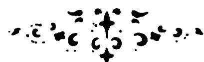
UNIVERSITATE FRIBURGENSI

PER MENSES HIEMALES ANNI MDCCCXCI-XCII

INDE A DIE XV. OCTOBRIS HABEBUNTUR

PRÆMITTITUR

Josephi Kallenbach commentatio cui inscribitur :
Les humanistes polonais.



FRIBURGI HELVETIORUM
TYPIS CONSOCIATIONIS SANCTI PAULI
—
1891

Kallenbach, Józef
//

INDEX LECTIONUM

QUÆ IN

UNIVERSITATE FRIBURGENSI

PER MENSES HIEMALES ANNI MDCCCXCI-XCII

INDE A DIE XV. OCTOBRIS HABEBUNTUR

PRÆMITTITUR

Josephi Kallenbach commentatio cui inscribitur :
Les humanistes polonais.



FRIBURGI HELVETIORUM
TYPIS CONSOCIATIONIS SANCTI PAULI
1891

LES HUMANISTES POLONAIS



AVANT-PROPOS

Dans la correspondance des célèbres humanistes Casaubon et Jean Dousa, conservée au département des manuscrits du *British Museum*, j'ai trouvé plusieurs lettres signées de noms illustres dans l'histoire de la littérature polonaise : Jean Zamoyski, Simon Szymonowicz et Jacques Sobieski. Ces lettres, très différentes entre elles par leur date ou leur objet, offrent pourtant un intérêt commun : c'est d'être toutes des lettres d'humanistes, c'est-à-dire d'hommes pénétrés de la passion des belles-lettres et de l'antiquité classique.

Mais la correspondance des humanistes polonais offrirait aujourd'hui par elle-même peu d'intérêt, si elle ne contribuait à faire mieux connaître l'humanisme lui-même. Or l'historien futur de l'humanisme en Pologne trouvera, dans les lettres que nous publions, d'utiles matériaux. Nous avons jugé nécessaire de faire précéder ce petit recueil de lettres latines d'une esquisse rapide de l'évolution de l'humanisme en Pologne. Ce n'est ici qu'un aperçu très sommaire sur un sujet historique qui commence seulement de nos jours à être approfondi en Pologne. Plusieurs humanistes polonais échappent encore à toute recherche, ensevelis qu'ils sont dans de rares manuscrits ou dans des exemplaires uniques. Nous

manquons encore de monographies sur plusieurs humanistes importants. En attendant une histoire complète et exacte de l'humanisme en Pologne, qu'on veuille bien nous pardonner les lacunes de notre esquisse.

Il me reste à acquitter des dettes de reconnaissance. M. Casimir Morawski, professeur à l'Université de Cracovie, a accru mon petit recueil en m'autorisant à publier une lettre inconnue de Casaubon qu'il a trouvée dans les archives des comtes Zamoyski. M. Joseph Bédier, mon cher et honorable collègue, n'a point épargné ses peines pour dépouiller mon français de sa couleur exotique. Je le remercie cordialement de la collaboration dont il a honoré mon travail.

Fribourg (Suisse), 15 juin 1891.



I

Les origines de la Renaissance en Pologne ne nous sont pas encore suffisamment connues. Quelques historiens attribuent aux synodes catholiques, surtout à celui de Bâle, une certaine influence sur le développement des idées nouvelles. La Pologne était en effet représentée à Bâle par de nombreux délégués, qui rapportèrent de leur voyage une provision de manuscrits, les livres de Gerson, de Pierre d'Ailly, de Clemangis, de Cicéron et de Lucain, et les œuvres latines de Pétrarque et de Boccace. C'est pour le Cardinal Zbigniew Oleśnicki qu'Enéas Sylvius (le futur pape Pie II) prépare, en 1450, le plus ancien recueil de ses lettres, si célèbres parmi les humanistes du XV[e] siècle [1]. Mais la correspondance d'Oleśnicki avec Enéas Sylvius et les rares manuscrits d'auteurs classiques rapportés en Pologne ne sont que des signes avant-coureurs de l'humanisme. C'est seulement vers la fin du XV[e] siècle qu'on rencontre de véritables humanistes en Pologne. Philippe Buonacorsi, dit *Callimachus* (Callimachus Experiens), élève de Pomponius Laetus, exilé d'Italie en 1468, trouva un asile chez l'archevêque de Léopol, Grégoire de Sanok [2] (Galicie). L'humaniste italien devint plus tard gouverneur des enfants de Casimir IV et, après la mort de ce roi, le conseiller le plus influent du roi Jean-Albert. Callimachus resta en relations avec les plus célèbres humanistes italiens, notamment avec Jean Pic de la Mirandole et Marsile Ficin, et bien qu'il jouât en Pologne un rôle plutôt politique, il contribua néanmoins beaucoup à là propagande des idées nouvelles et à leur action sur la littérature classique en Pologne. Son ami, le premier humaniste polonais, Grégoire de Sanok, inaugura dans sa jeunesse (1433)

[1] Voy. M. *Wiszniewskiego* Historya literatury polskiej, Tom III. W Krakowie, 1841, p. 325; Joseph *Szujski,* Odrodzenie i Reformacya w Polsce (Dziela, Wydanie zbiorowe, serya II, tom. VIII, p. 8; G. *Voigt,* Die Wiederbelebung des klass. Alterthums oder das erste Jahrh. des Humanismus, t. II, p. 330.

[2] Voigt, II, 333.

l'interprétation de Virgile à l'Université de Cracovie; mais bientôt il abandonna la carrière professorale pour entrer dans les ordres et la diplomatie. Il semble bien d'ailleurs que l'usage d'étudier Virgile à l'Université, inauguré par lui, fut conservé par ses successeurs; car il nous est attesté [1] que, vers le milieu du XV[e] siècle, on expliquait, à la Faculté des Arts de l'Université de Cracovie, Virgile, Ovide, Horace, Stace, Martial, Tibulle et Properce. Pourtant l'étude de l'antiquité classique ne trouva en Pologne, au cours du XV[e] siècle, que des prosélytes rares et isolés. Il était nécessaire que les humanistes polonais reçussent une impulsion du dehors: il était réservé à l'humaniste allemand Conrad Celtes d'accomplir cette tâche. Conrad Celtes vint en Pologne en 1488. Cet humaniste ambulant, type excellent des hommes de son temps [2], après avoir enseigné aux Universités d'Erfurt, de Rostok et de Leipzig, et reçu, à Nuremberg, en 1487, des mains de l'empereur Frédéric III, la couronne poétique, s'inscrivit en 1489 à l'Université de Cracovie pour y étudier l'astronomie et l'arithmétique sous Albert Brudzewski, célèbre professeur. Il y fonda en même temps une société littéraire (sodalitas litteraria Vistulana), se lia avec Callimachus et groupa autour de lui un cercle de jeunes gens, unis par l'amour de l'antiquité. Dans cette société littéraire fondée par Celtes, on s'occupa des langues grecques et hébraïques, du droit romain et canon, des sciences naturelles. Malheureusement nous ne sommes pas bien renseignés sur le but véritable que Celtes se proposait en fondant cette « société littéraire de la Vistule [3]. » Les membres de cette société, cachés sous des pseudonymes, sont, pour la plupart, restés des inconnus pour nous. Deux noms cependant nous sont

[1] *Wisznienski*, l. c. III, p. 329 : Conclusiones antiquae Maioris Collegii ab 1432 ad 1591 : « Collegiatus dominae Marzkonissae iuxta suam institutionem legat in poesi libros infra videlicet : Boëtium de Consolacione, Alanum de planctu, Valerium Maximum, libros Virgilii, Ovidii, Horatii, Statii, Martialis, Tibulli, Propertii. »

[2] Voy. *Bursian*, Geschichte der classischen Philologie in Deutschland, München und Leipzig, 1883, p. 109 sqq, mais surtout : D[r] Ludwig *Geiger*, Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland, Berlin, 1882, p. 454-462.

[3] Joseph Szujski suppose (Odrodzenie i Reformacya, p. 24) que Celtes avait été appelé par le roi de Pologne et par Callimachus pour réformer l'Université de Cracovie; mais, n'ayant pu réussir, il aurait quitté brusquement la ville de Cracovie en 1490. Cette hypothèse a beaucoup de vraisemblance, mais ce qui étonne c'est le silence complet de Celtes sur cette affaire. Il avait l'habitude de se venger, en cas d'échec, par des mots peu aimables. Ce qu'il fit, par exemple, en quittant l'Université d'Ingolstadt (1497). Voyez *Paulsen*, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1885, p. 100.

garants du sérieux des études qu'on y poursuivait : ce sont ceux de Callimachus et de Brudzewski.

Conrad Celtes ne demeura pas longtemps en Pologne. En 1490, il partit pour la Hongrie, où il créa une société semblable d'humanistes (Sodalitas Hungarorum, plus tard, Danubiana). Toujours en voyage, il trouve encore le temps d'ouvrir dans cette même année 1490 une « Sodalitas Rhenana. » Mais l'œuvre de Celtes se heurta, à Cracovie, à l'opposition des professeurs de l'Université, et les humanistes polonais, après avoir perdu leur chef, furent impuissants à maintenir et à faire prospérer sa fondation. Mais, à la fin du XVe siècle, nous rencontrons à l'Université de Cracovie des hommes remarquables, qui marquent bien la diversité des voies où s'engageait l'humanisme. En 1491, s'inscrivait à l'Université de Cracovie Nicolas Kopernik, que sa traduction de Théophilacte [1] range parmi les humanistes. En 1492, nous y rencontrons, parmi les étudiants de la Faculté des Arts, Henri Bebel, devenu plus tard célèbre en Allemagne comme humaniste. Les humanistes allemands étudiaient volontiers à Cracovie, attirés par le riche patriciat de Cracovie, qui, d'origine allemande, se sentait en communauté d'aspirations avec la jeunesse d'Allemagne. A ce point de vue, le patriciat de Cracovie constituait un bon conducteur pour les idées propagées par Celtes. Les premiers humanistes que nous rencontrons à Cracovie se bornent à développer surtout la bonne latinité par leur enseignement à l'Université et par leurs écrits. Tels sont Laurentius Corvinus [2] (Rabe) et Aesticampianus [3] (Jean Rack de Sommerfeld), plutôt grammairiens qu'humanistes.

L'Université de Cracovie devient, avec les premiers humanistes du commencement du XVIe siècle, une académie européenne. En 1500, l'Université de Cracovie compte 508 étudiants, récemment immatriculés, venus des pays les plus divers. L'organisation des Facultés à Cracovie ne différait pas beaucoup de celle des autres Universités d'Europe, par exemple des Universités d'Allemagne.

[1] Theophilacti Simocati epistolæ morales. Cracoviæ, 1504.

[2] Voy. sa biographie par le Dr G. Bauch, Zeitschrift für Geschichte und Altertum Schlesiens, vol. XVII.

[3] Sommerfeld, qui a commencé sa carrière pédagogique à l'Université de Cracovie, fut d'abord plutôt un professeur scholastique qu'un humaniste. Voyez ses cours professés à Cracovie de 1487-1501 dans le « Liber diligentiarum » cité ci-dessous. Son rôle comme humaniste à l'Université de Leipzig (1507-1511) a été exposé par Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1885, p. 57 sqq.

La Faculté des arts était en quelque sorte le vestibule des trois autres Facultés, de théologie, de droit et de médecine [1]. On voit des jeunes gens de quatorze ans entrer à la Faculté des arts ; ils y apprennent la grammaire, les rudiments de la philosophie d'après Aristote ; ils s'exercent à la lecture des auteurs classiques latins. Quand ils ont obtenu le grade de bachelier ès arts, après deux ou trois ans d'études, ils passent aux autres Facultés. Mais ils peuvent aussi rester à la Faculté des arts et devenir, après deux ou trois ans, professeurs à leur tour, comme maîtres ès arts. Cela nous explique pourquoi l'on trouve à la Faculté des arts de Cracovie des professeurs tout jeunes, ayant à peine 20 ans. Comme la Faculté des arts était, par sa nature, le séminaire des nouvelles études classiques, il importait beaucoup que les jeunes maîtres fissent, eux-mêmes, des études plus sérieuses et qu'ils n'obtinssent plus aussi vite le droit d'enseigner les autres. La nécessité d'une réforme des études à l'Université de Cracovie s'imposa dès lors, et il faut remarquer, à l'honneur du haut clergé polonais de l'époque, que ce furent précisément les évêques de Cracovie qui sollicitèrent la réorganisation des hautes études. Nous ne connaissons pas les détails de cette lutte des évêques de Cracovie (1510-1524) contre l'Université, lutte où le Pape Léon X donna d'abord raison à l'Université [2] : mais bientôt, en 1518, reconnaissant la nécessité d'une réforme, il nomma une commission composée de l'archevêque de Gnesen, Łaski, des évêques Konarski et Tomicki [3]. Malheureusement cette tentative de réforme des études classiques en Pologne coïncida avec l'apparition première de l'hérésie de Luther. Le clergé fut obligé de tourner ses forces contre l'ennemi de l'Eglise et ce moment privilégié, dont les humanistes polonais auraient pu profiter, passa sans profit réel pour l'Université. Ce fait est d'autant plus regrettable, qu'à part l'opposition des vieux maîtres de l'Université, tout ce qu'il y avait de jeune parmi les professeurs de Cracovie rongeait son frein

[1] Geiger, Renaissance und Humanismus, p. 407.

[2] Voy. Szujski, Odrodzenie i Reformacya l. c. p. 130.

[3] Tomicki, l'évêque de Cracovie (1524-1535), contribua beaucoup à la propagation de l'humanisme en Pologne. Hosius, dans sa biographie de Tomicki (Card. Hosii epistol. t. I, Cracoviæ 1879, p. CLXIII), raconte que cet évêque entretenait plusieurs jeunes gens polonais en Italie. A l'influence de l'humanisme allemand se mêlaient donc les influences italiennes. Pour plus de détails, voir Morawski, A. P. Nidecki, p. 31-36, et Józef Łukaszewicz, Historya Szkół w Koronie i w Wielkiem Księstwie Litewskiem, Poznań, 1849, t. I, p. 65.

et se précipitait vers les idées nouvelles propagées par les humanistes allemands.

Non seulement les évêques de Cracovie se montraient favorables aux humanistes, mais la cour royale elle-même leur donnait son appui. Le roi Sigismond Ier, bon latiniste, protégeait les humanistes, qui, de leur côté, n'oubliaient pas leur royal Mécène. Quand le roi épousa, en 1512, la princesse Zapolya, trois humanistes polonais célébrèrent cet évènement par des poèmes latins. C'étaient Paul de Krosno, Jean de Wiślica et André Krzycki. Ils forment, avec quelques autres, *le premier groupe* des humanistes polonais.

Le premier d'entre eux, le plus âgé, est Paul de Krosno [1], qui, après avoir fait ses études à l'Université de Greifswald, où il fut reçu bachelier, se fixa à Cracovie. Il mérite notre attention comme l'un des plus anciens humanistes polonais. En 1506, il enseigne à l'Université de Cracovie et forme bientôt une école de jeunes humanistes qui propagent le goût des lettres classiques en Pologne. Parmi ses élèves, il faut compter Jean Dantyszek (Dantiscus) Rodolphe Agricola Wasserburgensis, Christophe Suchtenius et Jean de Wiślica, celui de tous qui fut le plus dévoué à son maître. Paul de Krosno, agité comme tous les humanistes, fit de fréquentes excursions à Vienne et en Hongrie. Il édita en 1513, à Vienne, les tragédies de Sénèque (la Troade, Thyeste), et, pendant son séjour à l'Université de Cracovie, il expliqua Virgile, Perse, Claudien, Ovide et Lucain. Il écrivait en même temps plusieurs petits poèmes latins de circonstance, épithalames, panégyriques, etc. Il consacrait volontiers sa poésie aux sujets religieux et il ouvre cette série d'humanistes polonais qui imprimèrent à leurs œuvres l'empreinte profonde du catholicisme.

Le latin facile et parfois élégant de Paul de Krosno mérite les éloges que lui accordent les contemporains, tel que Coxe, humaniste anglais. L'éditeur de Paul de Krosno, M. Kruczkiewicz [2], a démontré qu'il était rempli de la lecture des anciens, notamment de Catulle, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Perse, de Lucain, de Sénèque, de Martial et de Claudien.

[1] Krosno est une ville de Galicie.

[2] Depuis peu, ces premiers humanistes polonais, longtemps ensevelis dans des manuscrits ou des éditions tout à fait rares, commencent à être étudiés, grâce à l'Académie des sciences à Cracovie, qui a entrepris de publier leurs œuvres. On les a réunis dans le « Corpus antiquissimorum poetarum Poloniæ latinorum usque ad

Forcé de nous borner à un exposé très sommaire, nous n'insistons pas sur ce premier groupe des humanistes polonais : bornons-nous à marquer, d'une part, la pureté morale de l'œuvre de Paul Crosnensis et de Jean de Wiślica ; d'autre part, l'esprit de cour et la sensualité grossière, voire cynique, de Krzycki (Cricius) et de Dantyszek. Cette grossièreté ne les empêcha pas de devenir d'adroits diplomates dans cette cour de Sigismond Ier, que sa seconde femme, Bona Sforza, rendit si brillante. Cette reine, jeune et belle, est comme la personnification de l'influence de l'Italie sur la Pologne.

Bona, qui parlait couramment le latin, s'entourait volontiers d'humanistes, courtisans soumis, flatteurs, avides de plaire et d'obtenir la récompense de leurs adulations. Bien que la reine Bona eût trouvé, à son arrivée, une certaine corruption déjà établie à la cour de Sigismond Ier, c'est elle surtout qui reste responsable, devant la postérité, de la ruine des mœurs en Pologne au XVIe siècle. L'indifférence religieuse s'accroissait encore par ce fait odieux que les hautes dignités ecclésiastiques pouvaient être obtenues pour de l'argent, qui s'en allait tomber dans la caisse de Bona, devenue de plus en plus avide avec l'âge. Insensiblement se préparait dans le pays un état moral qui devait être favorable aux hérésies de Luther et de Calvin.

Mais les humanistes grandissaient en dignité et en importance. Cricius devint, à la fin de sa carrière (en 1535), archevêque de Gnesen, Dantiscus (en 1537), évêque de Varmie. Le dernier poète de ce premier cycle des humanistes polonais fut Clément Janicki (Janicius), protégé par Cricius. Janicki, fils d'un paysan de la Grande-Pologne, se distingua d'abord à l'école de Lubranski, à Posen ; envoyé en Italie, il sut conquérir l'estime et l'amitié des humanistes italiens, principalement celle de Bonamico, professeur à l'Université de Padoue. Dans ses élégies latines, Janicki, qui était de son naturel maladif et frêle, nous rappelle vivement Tibulle et Properce, tandis que, par sa nervosité sentimentale et par sa mélancolie, il ressemble d'une manière étrange aux poètes modernes. Ce premier groupe des humanistes polonais se distingue par une

Joannem Cochanovium. » Deux volumes ont paru jusqu'à présent. L'un est intitulé : « Pauli *Crosnensis* atque Joannis *Visliciensis* carmina, edidit Dr Bronislavus Kruczkiewicz, Crac. 1887. » L'autre a pour titre : « Andreæ *Cricii* carmina, edidit Casimirus Morawski, Crac. 1888. »

certaine communauté du type extérieur : ils se renferment dans l'imitation formelle des anciens, surtout des poètes romains (car ils ne savent presque pas le grec). Par cette imitation, ils acquièrent une dextérité souvent remarquable, comme chez Janicki, à manier la langue latine, et ils excellent à verser dans le vase romain une liqueur nationale (*Visliciensis,* Bellum Prutenum; *Cricius,* Religionis et reipublicæ querimonia).

Cependant la Réforme se propageait en Pologne, d'abord dans les provinces limitrophes des pays allemands, plus tard dans la Petite Pologne et dans la Lithuanie. La Réforme de Luther, qui s'adaptait si mal au génie national polonais, aurait été vite éteinte sans l'intervention d'une grave influence politique : la réorganisation sociale de l'Etat. La noblesse polonaise, enhardie par toute une série de privilèges royaux, marchait obstinément vers son but, qui était de subjuguer complètement les villes et les paysans. Le bourgeois et surtout le paysan polonais, relativement libres encore au XV[e] siècle, ont perdu leur indépendance sociale au cours des premières décades du XVI[e] siècle. Pour saisir la cause de ce changement, il faut remonter au XV[e] siècle. Par la paix de Thorn en 1466, la Pologne reconquit l'embouchure de la Vistule. Cet accès à la mer Baltique développa grandement le commerce des blés et des bois, ces deux sources de la richesse naturelle de la Pologne. La culture des terres, jusqu'alors de médiocre importance et proportionnée aux besoins de gentilhommières, dut s'accroître rapidement pour suffire à l'exportation des grains à l'étranger. Le chevalier polonais se transforma en un agriculteur, dont le grand souci était de pouvoir ensemencer de plus vastes champs et de récolter une plus ample moisson. Il eut besoin de bras nombreux, aussi nombreux que possible, et ne sut pas résister à la tentation d'employer les paysans de son village à la culture des champs. Bientôt le gentilhomme polonais fit sanctionner cet abus par les diètes et la corvée des paysans commença à devenir la plus grande source de richesse d'une seule classe sociale, la noblesse. De si graves transformations économiques entraînèrent après elles des suites remarquables : la noblesse polonaise, qui menait au XV[e] siècle une vie frugale, brusquement enrichie, présenta l'image caractéristique d'une nation qui se transformait rapidement sous la double influence de la Réforme et de l'humanisme. Tandis qu'au XV[e] siècle, les fils des grands seigneurs avaient seuls pu étudier à l'étranger, c'est la

masse des gentilhommes enrichis [1] qui profitent au XVIe siècle de leur récente fortune pour envoyer leurs fils aux Universités étrangères [2]. C'est en vain que le roi Sigismond Ier défendit, en 1534, à la jeunesse polonaise d'étudier au dehors. Il fut obligé de retirer cet ordre en 1543, vu la décadence de l'Université de Cracovie, obstinément attachée à l'ancienne routine. L'insuffisance des traitements, qui obligeait les professeurs à chercher au dehors de l'Université des moyens d'existence, la pauvreté de ces maîtres, qui, de basse extraction pour la plupart, traînaient péniblement une existence misérable et ne pouvaient même compléter leur propre instruction, l'indifférence de la noblesse à l'égard de l'Université de Cracovie, qui lui semblait être une institution bourgeoise [3], voilà les raisons principales qui expliquent comment cette Université, si florissante encore au commencement du XVIe siècle, penchait, dès le règne de Sigismond Ier, vers son déclin. L'Etat et le clergé polonais n'y furent pour rien. Le gouvernement avait à lutter contre la prépondérance des diètes, qui disputaient au roi les derniers débris de son pouvoir, bientôt fictif; le clergé catholique était absorbé par ses luttes contre l'hérésie de Luther et de Calvin, luttes d'autant plus difficiles que le clergé trouvait dans son troupeau mainte brebis galeuse. L'horizon politique et religieux s'obscurcit encore davantage sous le fils de Sigismond Ier, sous le dernier des Jagellons, Sigismond-Auguste.

[1] Ce changement brusque des idées et des mœurs en Pologne, sous Sigismond Ier, n'échappa point aux contemporains eux-mêmes. L'historien polonais *Kromer* dit dans l'oraison funèbre du roi Sigismond Ier (1548) : « Testantur id tantæ *opes* et *facultates* hominum nostrorum, tam *opulenta* cum externis *commercia*, tantus splendor ne dicam luxus, tanta elegantia tum in ædificiis et victu cultuque corporis tum in *sermone* et *moribus*, quanta nunquam ante hunc regem in Polonia fuit. »

[2] Une transformation analogue des conditions sociales s'est opérée en Allemagne dès le XVe siècle, mais ce sont les grandes villes, les bourgeois, qui en ont profité. Voir *Janssen*, Geschichte des deutschen Volkes, vol. I. et *Paulsen*, Gesch. d. gel. Unterrichts, p. 125.

[3] Pour prouver son bon vouloir à l'Université de Cracovie et cédant en même temps aux préjugés du siècle, le roi Sigismond Ier anoblit en 1535 tous les docteurs, maîtres et professeurs de l'Université de Cracovie, en prononçant ces belles paroles : « Satius enim est gestis propriis florere, quam maiorum opinione uti, nec minor nobilitas est ea, quæ propriis virtutibus comparatur. »

II

Malgré toutes ces causes de décadence, l'Université de Cracovie s'empressa d'adapter le vieux système d'éducation aux exigences des humanistes. Nous avons conservé un manuscrit curieux qui nous renseigne sur l'état des études classiques à l'Université de Cracovie vers la fin du XVe siècle et le commencement du XVIe. Il est intitulé « Liber diligentiarum » ; c'est un registre officiel des cours professés à la Faculté des arts de l'Université. Edité avec des soins infinis par M. Wisłocki, conservateur de la bibliothèque de Jagellon à Cracovie [1], ce livre éclaire puissamment l'histoire de l'humanisme en Pologne. Bien que le « Liber diligentiarum » ne nous indique pas tous les cours de l'Université, ni même tous les cours de la Faculté des lettres, il suffit cependant pour qu'on puisse déterminer, au moins par approximation, quel était l'enseignement supérieur en Pologne au cours du XVIe siècle. Aristote, refondu selon le système scolastique, domine encore, comme au XVe siècle; pourtant, les auteurs latins classiques ne sont point rares. Si nous nous en rapportons à l'index établi par M. Wisłocki, nous pouvons dresser la liste suivante des auteurs latins qui furent commentés ou expliqués à la Faculté, de 1487 à 1563. Ce sont, en procédant par ordre décroissant, à commencer par les auteurs les plus expliqués pour finir par ceux qui n'ont été commentés qu'une seule fois pendant cette longue période : Cicéron (à qui furent consacrés cinq cours chaque semestre), Virgile, Horace, Ovide, Térence, Salluste, Valère Maxime, Perse, Lucain, Suétone, Justin, Florus, Plaute, Sénèque, Juvénal, Tite-Live, Quintilien, Stace, Prudence, Pline l'Ancien, Silius Italicus.

Et l'on ne saurait nier que le rang où chacun de ces écrivains se présente dans cette liste, ni que l'importance attribuée à chacun d'eux par rapport aux autres ne fussent établis avec justesse. L'Université s'obstina longtemps à ne pas introduire l'étude régulière du

[1] Liber diligentiarum facultatis artisticæ Universitatis Cracoviensis, Pars I. (1487-1563) editionem curavit Dr Wladislaus Wisłocki, Cracoviæ. Sumptibus Academiæ Litterarum, 1886.

renom de la Pologne. Erasme loue magnifiquement la Pologne, comme un pays où fleurissent les lettres, les arts et la piété, et ce concert de louanges des humanistes ne s'interrompt point durant le XVI[e] siècle. Georges Sabinus, Muret, Paul Manuce, de Thou, Sigonius, Joseph Scaliger, Juste Lipse, tous vantent les heureuses dispositions des Polonais pour les langues, leur amour pour les humanités, leur connaissance parfaite du latin. La conscience que l'on avait de ces faits en Pologne même se trahit dans les auteurs polonais du XVI[e] siècle [1]. La prépondérance du latin en était venue au point de menacer l'existence de la littérature nationale. Le célèbre Hosius s'irrite de voir Orzechowski (Orichovius), l'un des plus brillants latinistes du XVI[e] siècle, abandonner vers la fin de sa carrière le latin pour écrire en polonais [2].

Cette foule de jeunes gens qui avaient étudié en Allemagne, en France et en Italie, revenaient au pays natal transformés en humanistes. Or l'humanisme, qui sut, partout et toujours, s'accommoder aux circonstances, pouvait se manifester en Pologne, au milieu du XVI[e] siècle, sous les trois espèces que voici : ou bien l'humaniste polonais offrait ses services à la politique du temps et devenait un orateur brillant, à l'imitation des célèbres orateurs classiques; il prononçait aux diètes de longs discours passionnés, surtout quand il était sur les bancs de l'opposition hérétique; ou bien il se dévouait à la cause de l'Eglise catholique, alors gravement menacée par les protestants ; ou encore il s'enfermait chez lui, tout entier à l'étude de l'antiquité classique. Si nous nous rappelons la définition du caractère polonais donnée par Kromer, nous devinerons facilement à laquelle de ces trois classes devaient appartenir

[1] « Quomodo Polonia humanissima non erit ? quæ omni doctrinarum genere est florentissima ? quæ referta doctissimis viris est ? plena litterarum græcarum atque latinarum. Venisses in Poloniam, Juli (le Pape Jules II); tibi Polonia non terra barbara, sed ipsa altera visa fuisset Italia, cum Polonos *pro vernaculo sermone* sermonem sonare audires latinum. » Orichovii Panegyricus nuptiarum Tarnovii 1558. Voy. Wiszniewski, t. VI, p. 19.

[2] Orzechowski s'explique indirectement là-dessus dans sa petite brochure intitulée : « Ziemianin » (1565). C'est un dialogue fort intéressant entre un gentilhomme de vieille roche, qui ne sait pas le latin, et son fils, chez qui le latin déborde à chaque instant. Le fils questionne son père sur un livre d'Orzechowski et lui demande si c'est écrit en polonais. — « Oui, c'est en polonais. » — « J'aurais préféré le latin », dit le fils. — « Mais il est bon, riposte le vieux, que nous autres laïques puissions aussi comprendre. Et du reste il ne faut pas que les étrangers sachent ce qui se passe chez nous. » Orzechowski, Ziemianin, édité par M. Żegota Pauli, Cracovie, 1859, p. 16.

la majorité de nos humanistes. En effet ce sont les politiciens qui dominent dans ce *deuxième groupe* d'humanistes polonais, ce sont des hommes comme Modrzewski, André Trzycieski, Przyłuski, Orzechowski (dans la première phase de sa vie, qui est celle d'un prêtre rebelle) : ils forment une petite société, où couvent des ferments politiques, parfois dangereux, et qui préoccupent sans cesse l'opinion publique. Modrzewski domine ce groupe de la hauteur de son grand talent politique, de sa modération, de ses idées sociales vraiment grandes et en avance sur son siècle. C'est le Bodin polonais [1].

Très nombreux aussi sont les humanistes dans le camp catholique. Autour de Hosius, ce grand champion de l'Eglise catholique, se groupent des hommes d'une foi ardente : Martin Kromer, Samuel Maciejowski, des évêques Mécènes, tels que Padniewski et Myszkowski, le poète Grégoire de Sambor, enfin Orzechowski, ce prêtre marié, d'un si grand talent et d'un si médiocre caractère, qui a consacré la fin de sa vie agitée à la défense énergique du catholicisme. Vient enfin la troisième classe des humanistes, peu nombreuse celle-ci, mais qui nous intéresse plus directement. Ce sont de vrais serviteurs de l'humanisme, qui font la sourde oreille au vacarme politique de leur temps et qui se dévouent entièrement aux études classiques. Parmi eux, Simon Maricius, Adalbert Nowopolski, André Patricius Nidecki, Jean Kochanowski, Grzepski, Herbest, Jacques Górski, Luc Górnicki et quelques autres. C'est par excellence le *deuxième groupe* des humanistes polonais. Nous ne pouvons leur consacrer que quelques remarques rapides, d'autant plus que leur rôle demanderait à être défini dans des monographies spéciales qui nous manquent encore [2]. Mais nous essaierons de marquer par quelques considérations générales le caractère éminent de leur œuvre.

Ce qui les distingue avant tout du premier groupe des humanistes, c'est la connaissance du grec et, par suite, une connaissance

[1] St. Tarnowski, Pisarze polityczni XVI wieku. Tom I. W Krakowie, 1886, p. 339-342.

[2] Cette tâche est heureusement commencée par un travail remarquable sur le plus grand philologue polonais du XVI[e] siecle, André Nidecki. Sa vie et son œuvre nous sont racontées par M. Casimir Morawski, professeur à l'Université de Cracovie, dans son ouvrage : « Andrzej Patrycy Nidecki, jegozycie i dzieła. Część I. (1522-1572) W Krakowie, 1884. »

plus réelle de l'antiquité classique. Maricius, professeur à l'Université de Cracovie (1539-1550), s'occupa beaucoup de Démosthène, dont il a traduit en latin deux discours (« Sur la paix », — « Sur la liberté des Rhodiens »). Un contemporain de Maricius, son collègue à l'Université, Adalbert Nowopolski (Novicampianus), était en même temps théologien, naturaliste et humaniste. En 1545, il annonce, par exemple, des cours sur la dialectique et la physique d'Aristote, sur l'Iliade et sur Hésiode, sur Démosthène et Euclide [1]. Ces deux vaillants professeurs, Maricius et Nowopolski, ont le mérite d'avoir formé le plus grand philologue polonais du XVI[e] siècle, Nidecki. Né en 1522, après avoir fait ses premières études à Cracovie, il se rendit à Padoue, où il se consacra surtout à l'étude de Cicéron. Deux maîtres-philologues, Robortello et Sigonius, brillaient alors à Padoue. Tous deux s'occupaient fort de Cicéron et des antiquités romaines, et leur élève Nidecki hérita de ces goûts. Sigonius traita vraiment Nidecki comme son égal. Ces deux philologues échangèrent souvent leurs idées, et, quand Sigonius préparait son édition des fragments de Cicéron (Venise, 1559), il envoyait ses épreuves à Nidecki, qui les renvoyait enrichies de ses remarques [2]. En 1559, Nidecki rentra en Pologne avec le grade de docteur en droit. Bientôt il publia le résultat de ses longues recherches, *les fragments poétiques de Cicéron* (1561). Pour la première fois, le monde savant recevait le recueil des œuvres poétiques de Cicéron, et, comme cette édition lui paraissait encore incomplète, Nidecki en combla les lacunes, accrut le nombre des fragments par des recherches nouvelles, et les réédita en 1564. Ce fut un travail énorme qui lui attira les louanges des contemporains. Sigonius et Victorius, de vrais connaisseurs de Cicéron, lui envoyèrent leurs encouragements. Sigonius écrivait à Górnicki, que personne n'oserait reprendre le sujet après Nidecki. Le célèbre Denis Lambin, dans sa grande édition de Cicéron (1566), consacre une mention honorable à Nidecki. Turner, professeur à Ingolstadt, s'étonne qu'un homme ait osé, en Pologne, entreprendre un ouvrage pareil, *sine bibliotheca, sine numismate, sine exemplaribus Ciceronis.* En vrai humaniste, il adresse à Nidecki cette apostrophe emphatique : « Apollo es, non coniectator ! » De nos jours encore, on a rendu un juste

[1] Morawski, A. P. Nidecki, p. 8.
[2] Ibid. p. 78.

hommage aux mérites de Nidecki. Charles Halm, le célèbre éditeur de Cicéron, renvoie les nouveaux éditeurs des fragments de Cicéron « au savant Polonais, Patricius », qu'il loue de sa perspicacité et de son assiduité [1]. Nidecki a composé aussi d'autres dissertations philologiques, telles que son « Dictator », étude sur la dictature chez les Romains ; et ses « Miscellaneæ coniectationes », où il commente des textes de Cicéron, de Tite-Live et de Lactance. Mais ces travaux sont perdus. Il publia encore : « Notæ in duas M. Tullii Ciceronis orationes, Crac. 1583. »

Une amitié sincère liait Nidecki au plus grand des poètes polonais du XVI[e] siècle, Jean Kochanowski. Ils s'étaient connus à Padoue vers l'an 1555 et ils surent vite s'apprécier. « C'est un même amour de l'antiquité qui les a rapprochés, cet amour qui devait porter chez l'un et chez l'autre des fruits si différents. Kochanowski partageait encore les opinions des premiers humanistes, qui admiraient, sans aucune réserve, l'antiquité et qui ont même tâché de la faire revivre. Nidecki inclinait déjà vers cette tendance plus réfléchie, qui voulait que l'étude approfondie du monde classique allumât un nouveau foyer de vie et de civilisation chrétiennes. Au contraire, c'était encore le côté sensuel du monde antique qui parlait à l'âme de Kochanowski : tous ses amours, toutes ses passions trouvaient un écho dans son cœur de poète [2]. » Il composa de nombreuses élégies latines, des épigrammes et des vers lyriques et s'essaya même à une reconstitution de la paraphrase Cicéronienne d'Aratus [3]. C'est par ce travail surtout que Kochanowski prend rang parmi les humanistes, comme un digne disciple de Sigonius. Mais, dans l'histoire de la littérature polonaise, il a un tout autre mérite que celui d'avoir été bon humaniste. Il brille comme une étoile de premier ordre dans notre poésie nationale et c'est dans ses poèmes nationaux qu'il faut chercher son vrai génie poétique [4]. Toute sa poésie est parfumée de fleurs grecques et romaines qui ne se sont point fanées, et il est admirable par ce don unique d'être à la fois Polonais de cœur et humaniste d'esprit.

[1] Morawski, l. c. p. 116. Wiszniewski, VI. 166.

[2] Morawski l. c. p. 60.

[3] M. T. Ciceronis Aratus. Ad Græcum exemplar expensus et locis mancis restitutus per Joannem Cochanovium. Cracoviæ, 1579. La poésie latine de Kochanowski est réimprimée dans le III[e] volume de l'édition jubilaire : « Jana Kochanowskiego dziela wszystkie. » W Warszawie, 1884.

[4] Voyez Mickiewicz, Cours de littérature slave, t. II p. 165-195.

Il nous reste à dire encore quelques mots des autres humanistes polonais du second groupe. Ce sont d'abord deux amis de Kochanowski, Luc Górnicki et Stanislas Grzebski. Górnicki n'a rien écrit en latin, mais, par ses traductions de Sénèque, par le tour de son esprit, il appartient à l'humanisme. L'autre, Grzebski, grandement estimé par Kochanowski, mais méconnu par ses collègues de l'Université, expliqua en 1563 Démosthène, publia et commenta les poèmes de Grégoire de Nazianze (1565), et fit paraître une dissertation numismatique sur le sicle hébreux (1568). Kochanowski lui consacra une belle épitaphe [1]. Deux autres humanistes, Jacques Górski et Benoît Herbest, professeurs à l'Université de Cracovie, ont acquis une certaine célébrité par leur querelle philologique sur la définition de la période grammaticale et oratoire. La polémique était bien subtile et devait rester improductive, mais elle passionnait les deux rivaux, qui firent appel aux plus célèbres latinistes, à Orzechowski et à Kochanowski [2]. Si nous laissons de côté cette polémique stérile, Górski a fort contribué à la propagation de l'humanisme à Cracovie, où il avait encore à lutter contre les préjugés anciens. Herbest, chagriné par le résultat de sa polémique avec Górski, se retira de Cracovie, et entra à Rome dans l'Ordre des Jésuites (1571), où il passa vingt-deux ans, jusqu'à sa mort.

Des hommes comme Maricius et Nowopolski, Górski et Grzebski étaient l'ornement de l'Université de Cracovie et leurs noms seuls sont garants de la vitalité de l'humanisme dans l'ancienne école des Jagellons. Malheureusement une réorganisation complète des études classiques ne put point se produire sous le règne de Sigismond-Auguste. Ce qui manquait alors le plus, c'était la protection constante et la surveillance de l'Etat. Les diètes, uniquement occupées de luttes religieuses et politiques, ne se souciaient guère de l'Université. La dotation matérielle de l'Université était mal administrée et mal proportionnée à l'importance relative des Facultés. La Faculté de médecine et surtout celle des lettres étaient tout à fait pauvres [3]. Les professeurs de cette Faculté,

[1] « Græcum te, an dicam, Grebsi facunde, Latinum,
Ambigo; sermo ita erat notus uterque tibi.
At tu Sarmata eras, sed cuius ob os sua Graii
Ora obvertebant, Ausoniique sua. »

[2] Wiszniewski, t. VI, p. 150-157.

[3] Lukaszewicz, Historya Szkól etc., t. III, p. 37.

surtout les agrégés et les plus jeunes, qui n'étaient pas pourvus d'une prébende, étaient obligés de chercher des leçons particulières et ne pouvaient pas se vouer entièrement à la science. Le célèbre Grzebski, si admiré par Kochanowski, mourait presque de faim en 1569 [1]. Cet état déplorable de la Faculté des arts, qui était, comme nous l'avons vu, à la fois, le vestibule des autres Facultés et le foyer de l'humanisme à l'Université de Cracovie, nous est attesté par un professeur de cette école, Maricius. Affligé de la décadence de la Faculté des lettres, Maricius publia en 1551 un livre [2] sur l'Université de Cracovie, qui nous donne des détails caractérisques.

Pour payer *quarante* professeurs ordinaires, qui enseignaient dans toutes les écoles de Cracovie, on n'avait que mille florins de Pologne. Cette somme, selon la juste remarque de Maricius, n'aurait pas suffi, en Italie, pour payer un seul professeur. Aussi les professeurs étrangers, qui sont appelés à Cracovie, « plaignent-ils la pauvreté des étudiants, et s'étonnent du vide de nos écoles. » La faute en était aussi aux professeurs, Maricius le reconnaît franchement. Il y en avait qui se souciaient beaucoup plus de leurs titres honorifiques et de l'argent que de la science et du bien des élèves. En admettant, sans choix suffisant, un grand nombre de maîtres aux chaires de l'Université, on abaissait le niveau des cours. Il eût été facile de remédier à ce mal : il fallait restreindre le nombre des maîtres, n'appeler que de bons professeurs et leur donner des traitements en rapport avec leur mérite. C'était le droit et le devoir du gouvernement de s'en occuper. Aussi est-ce directement le roi et son gouvernement que Maricius vise, lorsqu'il parle sans détours, vers la fin de son livre, de « l'incurie des chefs de la république [3]. »

Douze ans après les plaintes de Maricius, de nouveaux reproches rappellent à la nation le triste état des choses. Kochanowski,

[1] Łukaszewicz, Historya Szkół etc., t. I, p. 63.

[2] Simonis Maricii Pilsnensis, de Scholis seu Academiis libri duo. Cracoviæ MDLI.

[3] Maricius s'adresse à son ami Herburt en ces termes : « Nam si ego deteriora edidi, quam volui, et tu minora habes quam sperasti, illud fortasse uterque consequemur, tu hortando, ego scribendo, ut aut tot annis neglectæ Academiæ iam tandem succurratur, aut quivis facile perspiciat, non præceptorum vitio florem nostri Gymnasii defluere, sed *capitum rei publicæ culpa*, qui nescio quomodo omnem propemodum gymnasiorum curam abiecerunt. »

dans son poème polonais « Le Satyre » (1563), où il censure plusieurs des vices de ses compatriotes, leur rappelle aussi leurs devoirs sacrés envers l'Université : « Je ne puis comprendre pourquoi vous préférez envoyer vos fils en Italie ou en Allemagne, alors que vous avez chez vous des écoles où autrefois venaient les étrangers... Mais les maîtres vous paraissent des rustauds ! Bien sûr ils deviendront vite des grimauds, si vous leur prenez encore le peu qu'ils ont... Mais que la dignité ait sa récompense chez vous, et, je vous en réponds, vous rendrez vos écoles égales à leurs Sorbonnes. Enfin, dépensez pour vos enfants chez vous autant qu'à l'étranger, et vous verrez que tout Padoue y accourra [1]. »

Kochanowski parlait avec toute autorité, car il avait longtemps étudié à Padoue et à Paris, où il avait pu admirer Ronsard. Cet avis d'un spectateur impartial aurait dû faire réfléchir la noblesse. Mais, plongée dans les luttes politiques, elle n'en eut pas le loisir. Il était plus facile d'envoyer son fils à l'étranger, que de délibérer sur cette grave et importante question de l'éducation des générations futures. Mais il faut dire aussi que le moment où l'Université de Cracovie sentit le plus profondément le besoin d'une réorganisation complète, coïncida avec l'heure où se posèrent de hautes questions politiques et ecclésiastiques et la plus grave de toutes, à savoir, si la Pologne devait rester catholique ou non. Coïncidence fâcheuse, qui empêcha l'humanisme d'accomplir, en Pologne, la plus belle tâche qu'il eût pu se proposer, la régénération des hautes études. Après Sigismond-Auguste, vint le roi fugitif, Henri de Valois, qui, pendant son court séjour en Pologne, eut de tout autres soucis que celui de l'Université. Son successeur fut le grand roi, Etienne Batory. C'est sous son règne inoubliable qu'avec toute la Pologne l'Université reprit aussi une nouvelle vie. Mais, avant de parler de cette dernière tentative pour ranimer l'Université de Cracovie, il nous faut parler d'abord d'un homme qui fut le bras droit de Batory et qui montra, d'une manière éclatante, de quelle force créatrice l'humanisme était capable, s'il tombait sur un sol fertile.

[1] Kochanowski, Wyd. pomnikowe, t. II, p. 54.

III

En parlant du second groupe des humanistes polonais, nous avons avec intention omis le nom de Jean Zamoyski. Il mérite notre attention toute particulière, même dans cette esquisse rapide ; car c'est le seul humaniste polonais qui ait eu l'audace et la force d'accomplir ce que tout un siècle avait été impuissant à réaliser : il réorganisa l'enseignement classique. Jean Zamoyski, qui est devenu Grand Général et Grand Chancelier de la Couronne, a commencé et a fini sa carrière comme humaniste.

Né en 1541 (selon d'autres en 1542), sa première éducation lui fut donnée à Chelm, où son père était castellan. Tout jeune encore [1], il fut envoyé en France, où il passa quelque temps à la cour du dauphin, plus tard François II. Mais bientôt, fatigué de l'oisiveté de la cour, au grand étonnement des courtisans, il quitta les plaisirs pour les études sérieuses [2]. L'humanisme était alors, à Paris, à son apogée et le jeune Polonais pouvait respirer à pleins poumons l'air de la Renaissance française. Un contemporain, son biographe, nous dit [3] que Jean Zamoyski étudiait à Paris *litteras humaniores apud Leodegarium a Quercu, Petrum Ramum, Adrianum Turnebum,* qu'il apprit le grec sous René Guillon, la philosophie sous Jacques Charpentier, les mathématiques chez Jean de Penna. Rien qu'à entendre ces noms illustres de Pierre La Ramée et de Turnèbe, nous voyons que Zamoyski étudiait au célèbre Collège royal, fondé par Francois I[er]. Retenons bien ce fait, sur lequel nous aurons à revenir dans cette biographie de Jean Zamoyski.

[1] R. Heidenstein, De vita Joannis Zamoiscii, 1606. Réimprimée dans les : « Collectanea vitam resque gestas Joannis Zamoyscii illustrantia edidit Ad. Tit. comes de Koscielec Działyński, Posnaniæ, 1861. »

[2] « Se plerisque admirantibus ac retinentibus, ab aula ad scholas, ab otio ad laborem, a purpura ad pallium, a deliciis aulicis ad pulveres scholasticos ultro fugisse, felicta igitur aula Delphini in scholis Lutetiæ se abdidit. » Heidenstein, l. c. p. 7.

[3] Paprocki, Herby éd. Turowski, p. 260 ; et Burski, Oratio funebris, 1606 : « Erat Gallia tum plena doctissimorum virorum, in quibus illa lumina fuerunt : Adrianus Turnebus, Dionysius Lambinus, Jacobus Carpentarius, Petrus a Penna, qui et quanti Deum immortalem viri ! »

Remarquons aussi que, précisément pendant le séjour de Jean Zamoyski au Collège français, le roi Henri II s'occupa de réformer l'Université de Paris. Le 7 janvier 1557, Henri II nomma une commission chargée de procéder à une enquête et de proposer les réformes les plus utiles et les plus urgentes à opérer dans l'Université de Paris [1]. Aussi, dès sa première jeunesse, Zamoyski fut-il frappé à la fois par la splendeur du Collège et par une certaine décadence de la Sorbonne. « Elle a perdu l'influence politique et religieuse qui faisait autrefois sa grandeur... L'Université, endormie dans ses traditions séculaires, se montre d'abord réfractaire à la Renaissance ; elle résiste à l'admiration et à l'enthousiasme qui se manifeste autour d'elle pour les auteurs grecs et latins. Il faut que François Ier institue et organise le Collège royal de France comme un refuge assuré et propice pour des études que l'Université s'obstine à proscrire [2]. » Ce contraste de l'Université et du Collège royal se grava profondément dans la mémoire de Zamoyski, comme nous le verrons plus tard.

Zamoyski resta quatre ans en France et ce fut sur l'ordre de son père, devenu hérétique [3], qu'il se rendit à l'école célèbre de Jean Sturm, à Strasbourg, dans un milieu protestant. Jean Sturm était alors bien connu comme le réformateur de l'enseignement secondaire en France et en Allemagne [4]. Cette réforme consistait en une étude plus rationnelle de l'humanisme. Elle se basait sur la grammaire, suivie de la dialectique et de la rhétorique. Sturm divisa son gymnase en neuf classes, dont sept se rapportaient à l'enseignement secondaire, et les deux dernières, à l'enseignement supérieur. Son gymnase n'était pas encore, au temps du séjour de Zamoyski, une académie au vrai sens du mot, mais c'était une école excellente pour y apprendre le bon latin et l'éloquence pratique. Le but principal de Sturm était de former des hommes d'état éloquents, et il y réussissait à merveille, si l'on en juge par le concours énorme d'étudiants qui lui venaient

[1] L'Université de Paris et les Jésuites (XVIe et XVIIe siècles), par A. *Douarche*. Paris, 1888, p. [illegible] et suiv.

[2] Douarche, ibidem.

[3] « Revocatus a patre, qui temporum [illegible] religione infectus, [illegible] »

[4] Ch. Schmidt, La vie et les travaux de Jean Sturm. Strasbourg, [illegible] ; E. Kuckelhahn, Johannes Sturm Strassburgs erster Schulrector [illegible] ; Paulsen, [illegible] XVIe siècle, par M. [illegible]. Paris, [illegible]

de tous pays. Français, Italiens, Anglais, Allemands, Polonais, Danois, Hongrois, Bohêmes accouraient chez lui. Le gymnase de Sturm jouissait encore en 1581 de sa pleine renommée : « Le 9 mars 1581, le jeune comte polonais Jean Ostroróg prononça un discours public pour exprimer sa reconnaissance à l'Académie de Strasbourg, où il avait fait ses études; il dit en parlant de Sturm : « C'est l'homme que la France contemple, que l'Italie admire, que l'Angleterre, l'Ecosse, le Danemark, la Hongrie, la Bohême entourent de respect et d'affection ; c'est lui, dis-je, que tant de royaumes réclament, que l'Europe entière se dispute. Demandez aux jeunes gens laborieux des nations étrangères pourquoi ils ont entrepris les fatigues d'un long voyage, auquel jamais ils n'auraient songé ? Ils diront que c'est pour voir Sturm et pour suivre ses leçons. Demandez-leur qui les a attirés ? C'est Sturm, oui, c'est Sturm, répondront-ils tous. Quel bonheur pour moi d'avoir pu jouir de son aspect ! Plus heureux encore d'avoir pu entendre ses paroles [1]. » Dans cette foule énorme d'étudiants qui se pressait au gymnase de Strasbourg, on voyait aussi bien des protestants que des catholiques [2]. Car Sturm s'occupait avant tout d'études classiques, et, loin d'être un théologien protestant fanatique, il était surtout humaniste. Comme l'a très bien dit M. Franck d'Arvert [3] : « Une pédagogie protestante, telle qu'on peut la concevoir, serait celle qui, soit dans l'enseignement, soit dans la direction morale, ferait incessamment appel à l'initiative de l'élève, à son jugement, au sentiment de sa responsabilité personnelle. Or rien de semblable dans l'œuvre de Sturm, qui est celle d'un humaniste. Comme beaucoup d'autres de son temps, il ne croyait pas, en passant à la Réforme, sortir du catholicisme, et, malgré ses déboires, il caressa jusqu'au bout la chimère d'une réconciliation entre les deux fractions de l'Eglise chrétienne. C'est un trait qu'il a de commun avec la plupart des humanistes [4], qui, en adhérant à la Réforme, y apportèrent un grand esprit de modération, de « latitudinarisme » et inclinèrent toujours à vivre en paix avec les savants qui ne parta-

[1] Oratio Joh. comitis ab Ostrorog recitata, cum discessurus Argentina publicæ Academiæ valediceret. Strasb. 1581. Voyez Schmidt, l. c. p. 217.

[2] Kückelhahn, l. c. p. 33.

[3] *L'Humanisme et la Réforme au XVI et au XVII siècle.* Revue internationale de l'enseignement, publiée par la Société de l'enseignement supérieur. Cinquième année, N° 7. Paris, 1885, p. 6.

[4] Par exemple avec Modrzewski en Pologne.

geaient pas leurs convictions religieuses, mais qui communiaient avec eux dans un même amour des belles-lettres. »

Comme nous l'avons déjà remarqué, Sturm enseignait surtout l'éloquence d'après les modèles classiques grecs et romains. C'est sans doute au gymnase de Sturm [1] que le jeune Zamoyski acquit le goût de l'éloquence et développa ces grandes facultés oratoires qui, plus tard, ont fait de lui un Periclès polonais. C'est chez Sturm aussi qu'il continua ses études de grec, commencées à Paris. Il regrettait souvent plus tard de n'avoir pas plus approfondi la connaissance de cette langue. Cependant, même sous ce rapport, son séjour à Strasbourg ne fut pas sans un certain profit [2].

Il quitta Strasbourg vers l'an 1560, pour couronner son éducation par un séjour sur le sol antique de l'Italie. Padoue attirait alors les humanistes par sa brillante et riche Université, où deux vaillants maîtres, Robortello et Sigonius, enseignaient les humanités. Padoue retentissait de leurs querelles littéraires et personnelles, au moment même où Jean Zamoyski y arrivait. Froissé de l'attitude grossière de Robortello, Zamoyski se rapprocha tout de suite de Sigonius et prit ouvertement parti pour lui. Bientôt il sut s'acquérir la sympathie générale de ses collègues et fut élu recteur de l'Université de Padoue. Il a rendu mémorable son rectorat pour avoir publié les statuts de l'Université : « De constitutionibus univ. gymn. Patavini, Patavii 1564. »

L'influence de Sigonius sur Zamoyski porta bientôt ses fruits. Partageant le goût de Nidecki pour Cicéron, il l'aida dans ses recherches sur les fragments poétiques de l'orateur romain ; en même temps, il étudiait très sérieusement les antiquités romaines. Dès 1563 il termina son œuvre : « De Senatu Romano », qu'il dédia à Myszkowski. Ce travail est si parfait et témoigne d'une érudition telle que, plus tard, on s'est étonné qu'un jeune homme de vingt-deux ans ait pu l'écrire. Mais ce fut seulement après la mort de Zamoyski qu'on osa le soupçonner de s'être approprié le travail de son maître, Sigonius. Comme si Sigonius n'eût pas protesté tout de suite contre ce plagiat infâme! Ce pieux mensonge, dont la source est peu claire [3], a été refuté, de nos jours,

[1] « Maxime autem *oratoriis exercitationibus* per id tempus se dedit. » Heidenstein, l. c. p. 8. — [2] Ibid.

[3] Thuani Hist. t. V, Coloniæ Allobrogum, 1630. Lib. CXXXIV, p. 1179 D et t. II, Lib. LVII, p. 966 AB.

par les recherches de Bandtkie, de Maciejowski, de Morawski et d'autres [1].

En même temps que Zamoyski travaillait à se faire un nom parmi les humanistes, il ne résista pas à l'influence du milieu catholique où il se trouvait. Il étudiait profondément les Pères de l'Eglise et bientôt il renonça au protestantisme pour rentrer dans le sein de l'Eglise, et resta jusqu'à la fin de sa vie un fervent catholique [2]. Son contact continuel avec des admirateurs de l'antiquité et de l'organisation politique romaine, son séjour sur le sol classique exercèrent sur Jean Zamoyski une influence décisive. Les historiens polonais reconnaissent dans son activité politique une certaine tendance à imiter la constitution romaine. Mais son rôle politique n'est pas de notre compétence. Nous ne considérons en Jean Zamoyski que l'humaniste; encore ne prétendons-nous pas épuiser la matière.

Après son retour en Pologne, Jean Zamoyski se voua entièrement au service public. Il rétablit l'ordre dans les archives de l'Etat, contribua beaucoup à l'élection de Henri de Valois, et fit partie de l'ambassade polonaise envoyée à Paris pour saluer le nouveau roi [3]. Parmi les engagements auxquels Henri de Valois avait souscrit se trouvait celui de restaurer l'Université en appelant des savants du dehors. Cette condition venait, sans aucun doute, de l'initiative de Zamoyski. C'est lui qui, à son retour de l'étranger, s'était aperçu du mauvais état de cette école, jadis si florissante. Mais, simple secrétaire du roi Sigismond-Auguste, il n'avait pas osé demander ouvertement la réorganisation de l'Université. Il avait attendu. Aussitôt que l'occasion se présenta, qu'il se sentit plus fort et plus connu, il mit cette condition au nombre des engagements du nouveau roi. Aussi veilla-t-il à ce que son idée fût mise en pratique. Comme il était encore en France avec l'ambassade

[1] Bandtkie, Otwarcie szkoły nauk prawa i administr. w Warszawie, 1811. — Maciejowski, Piśmiennictwo polskie, Tom II, Warszawa, 1852, p. 116-119. — Morawski, A. P. Nidecki, p. 104.

[2] Heidenstein, l. c. p. 10.

[3] Thuani Hist. Lib. LVI, p. 956 EF, 957. De Thou est rempli d'admiration pour les ambassadeurs polonais : « Ex iis omnibus nullus non Latini sermonis peritus erat; plures Italice et Germanice loquebantur; quidam etiam tam concinne Gallicas voces proferebant, ut ad Sequanam potius aut Ligerim, quam ad Vistulam aut Borysthenem nati viderentur, *pudore* interim *aulicis* litterarum non tantum rudibus, sed... qui interrogati ab hospitibus suis erubescere et *nutu* tantum respondere cogebantur. »

polonaise, il écrivait (octobre 1573) à Paul Manuce, son ami du bon temps de Padoue : « Puisque, durant notre interrègne, on a mis cette condition, que le roi restaurât l'Académie de Cracovie par des forces étrangères, je voudrais prendre des renseignements auprès de toi sur les hommes célèbres d'Italie, qui, à ton avis, pourraient venir à Cracovie [1]. » Malheureusement le nouveau roi ne resta pas assez longtemps pour exécuter la pensée de Zamoyski. Vint le roi Etienne Batory, homme d'action, plein d'idées grandes, et qui savait les faire triompher. Il s'intéressa tout de suite à l'Université de Cracovie. Energique comme il l'était, son premier acte consista à mettre fin aux troubles et aux désordres continuels des étudiants, qui attaquaient impunément les protestants. Le roi interdit sévèrement ces abus. Bientôt il eut l'occasion de prouver sa bonne volonté à l'égard de l'Université.

Au synode de Piotrków (mai 1577), les évêques avaient décrété une subvention annuelle fixe pour l'Université de Cracovie, et priaient le roi d'aider pour sa part la vieille école [2]. Bathory, qui se trouvait alors au camp, près de Dantzick, déclara qu'il avait déjà songé à faire venir des hommes illustres de l'étranger pour ranimer l'Université. Comme on le voit, l'idée de Zamoyski allait se réaliser. Zamoyski, qui était déjà vice-chancelier de la Couronne, garda les relations les plus intimes avec Batory, et l'initiative du vice-chancelier, dans l'affaire de l'Université, trouva un bon accueil auprès du roi [3]. Ce qui prouve encore davantage que l'initiative venait de Zamoyski, c'est la lettre royale datée du 12 juin 1577, où l'on trouve les paroles suivantes : « Nous avons cru qu'il nous convenait de créer à Cracovie un Collège royal, à l'exemple du gymnase royal Cambraisien, fondé à Paris par le roi François Ier [4]. »

C'est l'ancien élève du Collège royal de France qui parle dans cette lettre du roi Batory. C'est Jean Zamoyski, qui croyait que le

[1] Morawski, Kierunki duchowe za Batorego, dans la Revue littéraire « Biblioteka Warszawska », février 1891, p. 300.

[2] Wincenty Zakrzewski, Stefan Batory, Przegląd historyi jego panowania, w Krakowie 1887, p. 88-91.

[3] Heidenstein, l. c. p. 33-4 : « Ut doctissimos quosque homines maximis stipendiis propositis ex Italia accerseret, Regi persuaserat, facilem alioquin ad hanc rem Regem nactus, ut qui non modo cum in Transylvania adhuc esset, aliquot doctos homines acciverat, verum ita etiam a litteris alienus non esset, ut ne inter arma quidem eas desereret. »

[4] Pawinski, Żródła Dziejowe, t. IV, p. 177.

meilleur moyen de rajeunir l'Université de Cracovie était de lui donner une rivale, de créer, à Cracovie, une école d'humanisme, dirigée par les célèbres savants étrangers : Muret, Sigonius, Fulvius Ursinus, Bellarmin, Grégoire de Valence et d'autres. Le plan de Zamoyski était magnifique, mais l'exécution se brisa contre deux obstacles sérieux : l'un provenait des professeurs, l'autre, des soupçons du haut clergé, qui craignait que le nouveau Collège ne devînt tout à fait indépendant de l'Eglise et qu'il ne servît d'asile aux protestants. Quant aux professeurs, plusieurs étaient prêts à partir pour la Pologne, notamment Muret. Mais le Pape Grégoire XIII retint ce dernier, augmenta son traitement et lui défendit de quitter l'Académie de Rome. On retint de même Fulvius Ursinus à Rome et Sigonius à Padoue. Quelques années après, Batory, parlant de ses efforts pour appeler les humanistes italiens, disait au P. Possevino : « Come essi vogliono piu tosto uno scudo in Italia che dieci in Pologna, nessuno si era potuto havere. »

Cependant on aurait pu appeler des hommes, moins célèbres, sans doute, que Muret et Sigonius, mais bons professeurs, si le plan de Zamoyski n'avait soulevé une certaine répugnance dans le parti ecclésiastique. Le cardinal Hosius avertissait du danger l'évêque de Cracovie, Myszkowski, qui était chancelier de l'Université. Le 13 décembre 1577 il lui écrivait « qu'après avoir examiné le Collège de France, il était persuadé que les professeurs du roi qui y enseignaient, étaient indépendants de l'autorité de l'Université de Paris », et en même temps il rappelait au Nonce apostolique, Vincent Lauréo, que du Collège du roi François Ier étaient sortis plusieurs hérétiques. L'évêque Myszkowski partageait complètement l'opinion du grand Cardinal. Certes, ces craintes de Hosius et de Myszkowski étaient imaginaires ou exagérées, si l'on considère les noms des humanistes qu'on voulait appeler, et le catholicisme irréprochable des initiateurs, Zamoyski et Batory. Néanmoins ces appréhensions affaiblirent l'énergie du roi, qui, ne pouvant réaliser l'idée du Collège de Pologne, transporta sa force créatrice en Lithuanie, où il établit, en 1578, l'Académie de Vilno.

Cependant le projet de créer cette nouvelle école et d'y appeler de célèbres professeurs, qu'on espérait encore trouver à l'étranger, réveillait l'Université de Cracovie de cet engourdissement que Maricius constatait encore en 1551. Jacques Górski, élu plusieurs

fois recteur de l'Université, toujours actif à propager l'humanisme, fit adopter ses idées par la Faculté des lettres, qui décréta en 1579 un ordre concernant spécialement les humanités, « Humaniora studia », et adoptant un vaste plan de cours sur les classiques (Lectiones humaniores). On devait lire et commenter dorénavant à la Faculté des lettres de l'Université de Cracovie les auteurs grecs et latins que voici :

Comme auteurs latins : Toutes les œuvres de rhétorique de Cicéron et de Quintilien, des discours choisis de Cicéron, ses épîtres et ses Tusculanes, les œuvres de Tite-Live, Salluste, César, Tacite, les poésies de Virgile et d'Horace, des morceaux choisis d'Ovide, les comédies de Térence et celles de Plaute (« selectiores »), les satires de Perse et de Juvénal.

Comme auteurs grecs : Homère, Hésiode, Euripide, Pindare, Aristophane, Xénophon, Thucydide, Hérodote, Démosthène et Isocrate [1].

Cette décision de la Faculté des lettres de Cracovie semblait annoncer une période nouvelle de l'humanisme et de la renaissance des études. Il n'en fut rien. Les meilleures décisions n'aboutissent à rien, quand les hommes manquent pour les exécuter. Et les hommes manquaient à la Faculté des lettres. C'est ce que Górski lui-même était obligé de constater dans son apologie de l'Université de Cracovie [2], qui d'un côté flétrissait l'ignorance des professeurs et l'insolence des élèves, et d'autre part montrait la gravité des fautes de la société polonaise, qui lésinait sur l'instruction publique chez elle, mais dépensait d'énormes sommes pour les Universités étrangères. Jean Zamoyski fut assurément très chagriné de ce pitoyable état de l'Université, peut-être fut-il même découragé par l'opposition inattendue du haut clergé polonais, mais il n'abandonna pas son idée de régénérer l'enseignement supérieur. Nous le verrons plus loin.

En attendant, il ne demeura pas oisif. Il était, nous l'avons dit, le bras droit du roi Etienne, qui le nomma chancelier de la Couronne et Grand Général de l'armée polonaise. Vinrent les grandes guerres de Batory contre Ivan le Terrible, le grand-duc

[1] Statuta nec non liber promotionum philos. ord. in Univ. stud. Jagellonica ab a. 1402 ad a. 1849 edidit Josephus Muczkowski, Cracoviæ, 1849, p. LXXI-LXXIII.

[2] Apologia Jacobi Gorscii pro academia Cracoviensi, Cracoviæ, 1581.

de Moscou, guerres à jamais mémorables, vraies luttes de la civilisation occidentale contre la perversité byzantine. Le roi Etienne et Jean Zamoyski en sortirent vainqueurs, couverts de gloire. Le roi méditait déjà le vaste projet d'une guerre contre les Turcs qui devait aboutir à tout un remaniement de la carte de l'Europe. Sixte-Quint soutenait ces projets par ses immenses trésors. La nation polonaise, enthousiaste de son roi, était prête à le suivre partout, quand, à l'improviste, la mort frappa ce cœur vaillant et noble. Il mourut le 12 décembre 1586, ce roi étranger, qui « avait épousé la République polonaise, dont le désir unique était de la rendre forte et glorieuse [1]. »

Jean Zamoyski se trouva alors au comble de la puissance. Assez fort pour mettre la couronne royale sur sa propre tête, il préféra la donner à un autre. Il choisit le neveu du dernier Jagellon, le prince royal de Suède, Sigismond. Zamoyski espérait devenir le tuteur naturel de ce jeune prince, qui devait la couronne royale à ses efforts et à sa fameuse victoire sur l'autre prétendant, l'archiduc Maximilien. Mais Sigismond III méconnut les grands mérites de Zamoyski. Des divergences s'élevèrent entre le jeune roi et son chancelier, à la suite desquelles Zamoyski se retira de la cour, pour rentrer dans son Tusculum, la ville de Zamość. C'est alors que reparut en lui l'humaniste. Quand ses différends politiques avec le roi Sigismond III lui eurent ôté l'espoir de toute entreprise plus haute, il se décida à montrer du moins à sa nation comment on devait, même comme simple particulier, servir la cause publique. Il prit la résolution de créer une Académie avec ses propres ressources. Je suppose que cette idée généreuse lui était déjà venue vers l'an 1580, c'est-à-dire en même temps qu'il fondait la ville de Zamość [2]. Mais les charges de la politique, qui n'étaient pas petites sous Batory, les expéditions contre Ivan le Terrible, plus tard la tempête de l'élection qui suivit la mort de Batory retardèrent l'exécution de ce plan hardi. Ce n'est qu'en 1593 que nous trouvons des données précises sur l'organisation de l'Académie de Zamość.

[1] Mickiewicz, Cours de littérature slave, II. p. 226.

[2] Dans le poème latin de Klonowicz (Acernus), intitulé « Roxolania », on trouve le passage suivant :

« Dicite Russorum felicia pascua *Musæ*...
Dicite, quod surgit cœlo arridente Zamoscum,
Dicite, nam *vobis* nascitur illa domus. »

Si, en 1577, Jean Zamoyski concevait le plan d'un Collège de Pologne à l'imitation du Collège de France, c'est qu'il espérait que toute la nation lui donnerait son appui matériel. Instruit par l'expérience, renfermé dans le cercle étroit de sa propre fortune, qui, bien que princière, n'aurait pas suffi à soutenir une Université complète, Zamoyski modéra ses désirs, ne pensa plus ni au Collège royal de France, ni à des célébrités telles que Sigonius ou Muret. Il dut tout naturellement penser à une autre Académie, qu'il avait vue dans sa jeunesse et où il avait vécu en élève très appliqué. Ce gymnase de Sturm, à Strasbourg, dut lui servir de modèle modeste pour son Académie de Zamość. En effet, si nous regardons de près le plan des études de l'Académie de Zamość [1], tracé par Zamoyski, nous sommes frappés de l'analogie qu'il présente avec les principes pédagogiques de Sturm. La division de l'Académie de Zamość en huit classes rappelle beaucoup le système de Strasbourg; l'importance que Zamoyski attribue, dans son Académie, à la grammaire, à la rhétorique et à la dialectique est tout à fait la même qu'au gymnase de Sturm. Le noble but que Sturm se proposait, celui d'élever de futurs citoyens, hommes éloquents et capables de bien servir leur pays, éclate plus clairement encore dans le plan de Zamoyski. Il ne copia pas servilement le plan de Sturm, il le développa, le modifia selon les exigences de l'époque et selon les nécessités spéciales de la Pologne. Le reproche qu'on fait souvent à Sturm d'avoir trop latinisé ses élèves et d'avoir négligé la langue maternelle des étudiants, ne pourrait pas s'appliquer à Zamoyski. Tout son plan d'études tend à un seul but : élever de bons citoyens

[1] « Dans la première classe on apprendra les éléments de l'enseignement moral et, *commençant par le polonais,* les éléments de la grammaire latine et grecque. Dans la deuxième, la morale, la syntaxe et la prosodie des dites langues. Dans la troisième, les rudiments de la *rhétorique ;* on enseignera à traduire et à expliquer les auteurs *polonais,* grecs et latins, on étudiera la sphère, l'arithmétique, la géométrie avec des expériences pratiques, et la logique. Dans la quatrième, l'histoire naturelle, la physique et les sciences médicales. Dans la cinquième, l'histoire générale et l'*éloquence.* Le professeur d'*éloquence* est tenu de proposer toujours à ses élèves des sujets qui aient rapport avec la République (polonaise) ; il devra rechercher les causes des changements dans les gouvernements et il tâchera de les comparer avec l'histoire de notre pays. Dans la sixième, les professeurs de morale enseigneront les devoirs de l'homme et du citoyen. Dans la septième, on expliquera le droit général. Dans la huitième, on enseignera le droit polonais, les statuts, les constitutions, les lois de chancellerie, les différentes catégories de tribunaux et les manières de juger. » Łukaszewicz, Hist. Szkół, t. III, p. 335.

polonais, des hommes instruits et capables de servir leur patrie. L'Académie de Sturm était essentiellement internationale, elle devait former des humanistes éloquents ; l'Académie de Zamość était essentiellement polonaise, et, bien qu'il réservât, dans son plan, une place éminente aux lettres classiques, il ne perdit pas de vue ce grand principe : « Non scholæ sed vitæ. » Outre ce plan d'études, une autre affaire, non moins importante, occupait alors Zamoyski, c'était le choix de professeurs pour son Académie. Toute une génération nouvelle d'humanistes polonais pullulait alors en Pologne. La plupart d'entre eux étaient connus du Grand Chancelier comme poètes latins. Mais ce ne sont pas des poètes qu'on cherche pour une Académie. Zamoyski avait besoin d'hommes jeunes, sérieux, bons travailleurs, et en même temps assez modestes pour vouloir venir à Zamość.

Il choisit d'abord un homme de confiance, qu'il chargea de trouver quelques professeurs pour le « gymnase » de Zamość. Cet homme de confiance était le plus grand humaniste polonais de la fin du XVIe siècle, le poète déjà célèbre en Europe, Simon Szymonowicz (Simonides), dont nous parlerons plus amplement tout à l'heure. Dans une lettre [1] datée de Zamość, le 12 mars 1593, Zamoyski annonce à Szymonowicz son désir de fonder l'Académie : « Je voudrais fonder une « scholam civilem » d'où sortiraient des hommes qui vivraient pour augmenter la gloire de Dieu, et pourraient servir S. M. le Roi et la République. Je vous prie donc de vouloir bien me recommander des personnes propres à cette tâche. Pour le moment, qu'on en ait cinq pour les disciplines indiquées sur la feuille ci-jointe. Ils auront des logements très convenables dès cette année, et j'ai l'intention de faire sortir de terre un grand Collège. Je prépare aussi des maisons pour loger les enfants qui viendront étudier. »

Quelques mois se passèrent, et le 17 septembre 1593, Szymonowicz était à même d'annoncer au grand Chancelier le résultat de ses recherches. Trois professeurs se déclaraient prêts à partir pour Zamość : c'étaient Jean Ursinus, Laurence Starnigel et

[1] Une correspondance très intéressante entre Zamoyski et Szymonowicz est conservée à la bibliothèque des comtes Zamoyski. Auguste Bielowski, le vénérable éditeur des « Monumenta Poloniæ historica », a publié cette correspondance dans son travail excellent intitulé « Szymon Szymonowic », et imprimé dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Cracovie (Wydział Filologiezny), t. II, p. 105 et suivantes.

Melchior Stephanides. Szymonowicz attestait, par une lettre à Zamoyski, que c'étaient « des esprits remarquables, appliqués, rassis, versés dans les deux langues latine et grecque [1]. » Szymonowicz parle encore de trois autres candidats, Schoneus, Burski et Fabien Birkowski. « Il y en a beaucoup, ajoute-t-il, mais il ne m'a pas semblé opportun de placer les premiers venus dans ces chaires, car, en patientant, on pourra se procurer de meilleurs maîtres. J'ai la ferme espérance, malgré la rareté des hommes de grand talent, que ce n'est pas le rebut qui remplira le gymnase de Zamość. » Zamoyski établit aussi une imprimerie à Zamość. C'est encore Szymonowicz qui prit le soin de trouver un fondeur de caractères, de règlementer l'orthographe de la future imprimerie, etc. [2]. Après avoir assuré l'existence matérielle de l'Académie par des legs spéciaux, et sa position morale par le consentement du pape Clément VIII, qui la déclara l'égale des autres Universités [3], Zamoyski publia, en 1594, une proclamation à la nation polonaise, dont nous reproduisons en note les plus beaux passages dans le texte original, n'osant pas gâter, par une traduction, les fortes paroles du chancelier humaniste [4].

L'Académie de Zamość avait été inaugurée dès 1594, mais son fondateur, qui la perfectionnait encore et qui l'avait, sans doute, ouverte avec fort peu d'élèves, ne se hâtait pas d'obtenir l'approbation officielle du roi Sigismond III. C'est seulement au milieu de l'année 1600 que Jean Zamoyski rédigea l'acte d'érection de l'Académie de Zamość, qu'il soumit à la sanction royale.

[1] Bielowski, l. c. p. 116.

[2] Ibid. p. 119.

[3] Łukaszewicz, Hist. Szkół, t. III, p. 331.

[4] ... « Ego vero lubens fateor, cum mihi facile persuasissem nihil esse in vita magnopere expetendum, nisi laudem, honestatem, bonum publicum, studiis me totum dedidi. Haec adolescentiam meam alebant, senectutem oblectabant, secundas res in sellis curulibus ornabant, adversis perfugium et solatium praebebant, in bellis conficiendis regebant, in pactis fœderibusque condendis informabant, ... pernoctabant mecum, peregrinabantur, rusticabantur. Quodsi hæc vox studiorum hortatu praeceptisque conformata, quantum vires sinebant, et patriae meae charissimae ampliando nomini, et vobis, concives mei, saluti, et mihi honori fuit. Cur non ego eandem studiorum viam serio calcandam vobis esse moneam ? Si mihi tam dives arca esset, ex qua omnes cives ditare possem, ditarem ! Nunc vero, cum recta liberorum institutio omni auro pretiosior, huius perennem fontem aperio vobis academiam, unde eam filii vestri affatim haurire poterunt.

Ipse modum docendi, ipse instrumentum autorum scientiarumque prolegendarum praescribam, praefiniam. Odi enim eos, qui cum bene sciant infinita esse artium

Sigismond III confirma la fondation de l'Académie de Zamość le 23 septembre 1601 [1].

Zamoyski se voua tout entier à cette œuvre de prédilection. Nous avons conservé là dessus bien des détails curieux, dans une relation du temps, qui est parvenue jusqu'à nous. Au cours d'une mission diplomatique, en 1596, Boniface Vanozzi s'arrêta deux fois à Zamość et voici ce qu'il nous raconte : « Il y a dans cette ville de Zamość une Académie publique où l'on enseigne toutes les sciences et où l'on donne le grade de docteur, sauf pour la théologie; on y trouve aussi un séminaire pour 50 élèves pauvres. Ils sont entretenus, nourris et vêtus aux frais du Chancelier, qui témoigne en toute cette entreprise d'un esprit vraiment noble et magnifique... On remarque de l'esprit chez les étudiants et ils donnent de grandes espérances de devenir d'excellents sujets. Le Chancelier les visite souvent, les examine lui-même et se présente inopinément à leurs examens. Souvent il leur fait jouer des pièces de théâtre, dont le sujet est tiré le plus souvent de l'histoire romaine. On ne leur donne que la matière, qu'ils développent eux-mêmes en latin, se chargeant d'imaginer l'action et le dialogue... »

curricula, quibus aetas nobilis ingenii magis ludificatur quam informatur, quae non tam fructum solidum, quam vaniloquam afferunt ostentationem, detinent tamen in iis iuventutem : quo praetextu ? Deus iudex et vindex videbit. Annos eius, spem patriae, expectationem generis, sumptus parentum furantur. Quemadmodum providens agricola non quaevis semina terrae inicit, sed quae utilem potius fructum promittunt, quam quae pulchrum, quae agrum fecundant potius, quam exossant : ita circumspectus praeceptor neque iis disciplinis adolescentiam discipulorum curae suae fallere debet, quae plausibile tantum decorum afferant, sed quae vitam potius quam linguam forment ; neque id quod docet ad discentis solum utilitatem derivare tenetur, sed ut patria eius fructibus suos fructus metiatur, eius ornamentis sua ornamenta ad invicem communita laetetur... »

[1] « Approbatio erectionis Universitatis Zamoscensis. » Dans son acte de fondation, soumis au roi Sigismond III, Zamoyski développa encore le plan des études de Zamość. Il établit dix chaires à son Académie, il cite les auteurs grecs et latins, dont il demande l'explication ; entre autres, pour ne nommer que les grecs, il exige qu'on lise les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les histoires d'Hérodote et de Thucydide. — « Discipuli extremo anno examinabuntur et ingenii exhibebunt specimina, scripta sua tam versu quam soluta oratione proponent, disputabunt, *declamabunt*. Actionum Romanarum et Atticarum formam repraesentabunt, ac maxime *iudiciorum* senatus, *concionum, comitiorum*, convenientesque huic instituto veterum orationes et conciones et contrarias, quae in veteribus libris non extant, a se conceptas memoriter recitabunt. » Le même usage était en vigueur au gymnase de Sturm. Voyez dans Kückelhahn, l. c. p. 126-29, le chapitre intitulé : « Recitationes, conciones, declamationes, disputationes, etc. »

« Le Chancelier a constitué une bibliothèque très bien organisée et très considérable, qui possède surtout des livres grecs et arméniens ; on y trouve aussi de rares et intéressants manuscrits. Ces livres n'étaient pas encore classés ; je les ai vus dans des bahuts. Il y en a beaucoup et ils sont bien reliés [1]. »

L'Académie de Zamość fut vite connue dans toute l'Europe savante. Scaliger en parle en termes élogieux et il paraît que ce grand philologue était en relations avec Jean Zamoyski, qui voulait orner sa bibliothèque d'acquisitions rares : « Il ma escrit, dit Scaliger, que je luy envoyasse mon Lexicon Arabe ; c'est une demande légère [2]. » Mais, bien que légère, cette demande prouve pourtant le grand intérêt de Zamoyski pour les sciences qu'il voulait propager à son Académie. Le Chancelier entretenait aussi un commerce de lettres avec le savant humaniste hollandais, Jean van der Does, seigneur de Nordwyck, plus connu dans l'histoire de l'humanisme sous le nom de Dousa. Il était en même temps poète et philologue et sa grande érudition lui valut le surnom de « Varron hollandais. » En 1575, Jean Dousa fut nommé premier curateur de l'Université de Leyde. Les lettres que nous publions ici jettent quelque lumière sur les relations amicales qui s'établirent entre l'humaniste hollandais et le fondateur de l'Académie de Zamość. Jean Dousa eut quatre fils : Jean, doué d'un grand talent, qui mourut très jeune et dont la mort affligea beaucoup Zamoyski (lettres III et IV) ; Georges, qui fit à Constantinople un voyage dont il a publié le récit, accompagné de diverses inscriptions, recueillies dans cette ville [3] ; Thierry, qui fut pendant quelque temps l'hôte de Zamoyski [4], et François, qui publia les fragments du poète romain Lucilius (Leyde, 1597). Ce sont surtout les frères Georges et Thierry Dousa qui nous intéressent ici, à cause de leur voyage en Pologne, et parce qu'ils furent tous

[1] V. Zbiór Pamiętników Historycznych o dawney Polszcze... przez J. U. Niemcewicza, T. II, Warszawa, 1822, p. 227, 263, 264.

[2] Scaligerana, Thuana, Perroniana, etc., éd. par Des Maizeaux, Amsterdam, 1740, Tome II, p. 624.

[3] Georgii Dousae de itinere suo Constantinopolitano epistola, Lugd. Batavorum, 1590.

[4] On lui doit : Georgii Logothetae Acropolitae Chronicon Constantinopolit., en grec et en latin, à Leyde, 1614. Son frère Georges avait rapporté le manuscrit de cet ouvrage de Constantinople, où il avait acquis les restes de la bibliothèque de Georges Cantacuzène.



deux à Zamość. Georges Dousa, en revenant de Constantinople, visita Jean Zamoyski et, gagné par le grand charme du Chancelier, il lui consacra plus tard, dans sa relation, plusieurs pages éloquentes [1]. Onze ans après, c'est son frère Thierry qui, âgé de 21 ans, vient en Pologne pour prendre part à l'expédition de Livonie, en 1601 (lettre V). L'année suivante il était obligé de quitter la Pologne, et il prit congé de Zamoyski, son grand général, dans une lettre pleine de reconnaissance et d'éloges pour le Chancelier et pour la Pologne [2].

A cette époque, en effet, l'humaniste Zamoyski fut obligé de se transformer plusieurs fois en grand général de l'armée polonaise.

Les expéditions en Valachie et en Livonie l'empêchèrent de se consacrer librement à son Académie et à ses études. Mais, même parmi le bruit des armes, il n'abandonnait pas les livres. En pleine campagne, il s'occupait de saint Augustin et de Donat. Le vieux primat de Pologne, Karnkowski, archevêque de Gnesen, soucieux de l'issue de la guerre, se plaignit que le grand général écrivît des grammaires et perdît la République [3]. Mais bientôt il dut courber la tête devant le génie de Zamoyski victorieux.

Après l'expédition de Livonie, dès qu'il eut un moment de libre, il revint à ses chères études. Il livra ses notes, le fruit de ses recherches, à un professeur de son Académie, Burski, pour que celui-ci rédigeât et complétât ses études sur la dialectique des Stoïciens [4]. Il vivait au milieu des humanistes polonais, parmi ces professeurs qu'il estimait et appréciait. On lui demandait un jour pourquoi il n'avait pas d'acteurs ni de musiciens à sa cour de Zamość. Il fit cette noble réponse : « Les professeurs de

[1] Je n'en citerai ici que quelques mots : « Et hic Heros non semel in discrimen vitae se coniecit, ut suae fidei commissos a luporum rapacitate vindicaret. Optime cognitum habet, quam personam sustineat : ideo omnes eius conatus eo spectant, ut patriae suae inserviat, privata commoda publicis posthabeat. In singulis disciplinis ita excellit, ut totam aetatem in studiis trivisse videatur. Viros *humanioribus litteris* excultos quanta benevolentia prosequatur ex *Hippeo Musis et litterarum studiis* ab eodem exstructo *satis constare arbitror.* » De itin. Constantinop., p. 83 sqq.

[2] « Postquam enim in Poloniam veni, vidi quae pulchra, audivi quae utilia, didici quae ad degendam vitam necessaria, instituta et mores gentis egregiae, fortitudine incomparabilis, usu et natura bellicosae. » Voir la note de la lettre VI.

[3] « Grammaticam scribit, Rempublicam perdit. » Heidenst., p. 135.

[4] « Dialecticam etiam Stoicorum, etsi sub alieno nomine, sua edidit. » Heidenst., ibid.

l'Académie sont mes musiciens et l'imprimerie est ma musique [1]. » Il frappait par son énorme érudition et sa connaissance profonde du latin ; on le nommait « une bibliothèque vivante [2]. » Le déclin de sa vie fut serein et beau. Le renom de général invincible retentissant dans toute la chrétienté, l'estime profonde de ses contemporains, particulièrement des humanistes, qui voyaient en lui, non seulement un Mécène, mais, ce qui vaut mieux, un digne rival, une influence énorme et sans égale sur ses compatriotes, tels furent les fruits de sa vie laborieuse. Dieu lui permit de voir réalisé le grand désir de toute sa vie : la fondation de cette école d'humanisme en Pologne, de cette Académie qu'il aimait à l'égal d'un enfant unique.

L'homme qui avait su mener à son gré trois élections de rois, qui avait remporté des victoires aux quatre coins d'un grand royaume, ce grand politique et ce grand général, se sentait, avant tout, humaniste, et il était heureux quand il prenait non l'épée, mais un livre. C'est pourquoi tous ceux qui, en Pologne, aspiraient alors à de nobles fins, tous ceux dont les pensées s'élevaient vers l'idéal de l'homme et du patriote, s'attachaient à Jean Zamoyski. Ce n'est pas par accident que les plus illustres noms de la poésie et des lettres polonaises au XVI[e] siècle, sont liés à celui de Jean Zamoyski. Kochanowski, Nidecki, Górnicki, Klonowicz, Szymonowicz, Grochowski, Joachim Bielski, Ciekliński, Zbylitowski, Heidenstein, voilà toute une lignée d'humanistes dont Zamoyski fut le protecteur, l'ami, l'inspirateur. Les cinq mille gentilshommes polonais qui entourèrent son cercueil en 1605, semblaient ne pas dire adieu seulement au grand homme, mais à la gloire même et à la force de la Pologne au XVI[e] siècle.

[1] « Quaesitus aliquando, quare huius loci atque ordinis homo, quod plerique omnes faciunt, nullos thymelicos et symphoniacos haberet, respondit : Academicos professores suos symphoniacos esse, typographiam vero suam esse musicam. » Oratio funebris in anniv. depositionis Joannis Zamoscii, etc., ab Adamo *Bursio*, Acad. Samosc. Professore, A. D. 1601. Voir Collectanea vitam resq. gestas J. Zamoscii, etc., p. 208.

[2] « Quicquid enim a Graecis vel a Latinis ingeniis egregium et doctrina scientiaque dignum literarum monumentis proditum est, nihil est, quod ille non viderit, legerit, planeque perceperit, sed etiam *tenacissime meminerit*. In quo tantus fuit, ut saepenumero nos ipsos in ruborem daret, qui assidue in libris habitantes nocturna atque diurna manu scripta doctorum versabamus... » Bursius, l. c. p. 195 et 197.

IV

Joseph Scaliger dit, en parlant de Zamoyski : « Il a de braves hommes en son Académie, entre autres un Simon Simonides qui escrit fort bien [1]. » Cet éloge de Scaliger, qui d'ordinaire distribuait plus largement le blâme que la louange, prouve que l'humaniste polonais dont nous allons parler à présent se distinguait avantageusement parmi ses compatriotes. En effet, Simon Simonides, ou, comme il s'appelait de son vrai nom, Simon Szymonowicz, est un des plus grands poètes latins du XVI[e] siècle et un des grands noms de l'humanisme polonais. Quelle fut donc sa carrière littéraire?

Il naquit à Lwów [2] en 1558. Son père, qui jouissait d'une honnête aisance, avait fait ses études à l'Université de Cracovie, où il avait pris le grade de maître ès arts. Il donna une excellente éducation à son fils Simon, qui, dès sa première jeunesse, vit dans la maison de son père une société choisie de savants. Agé de 19 ans, il subit les épreuves du baccalauréat à l'Université de Cracovie : dès cette époque, il composait de beaux vers latins. Il fit un panégyrique, « Divus Stanislaus », à la gloire de saint Stanislas, évêque, et son beau talent poétique attira l'attention du professeur Górski et du célèbre prédicateur Sokołowski. On doit supposer que ces deux humanistes étendirent leur protection sur le jeune poète, mais on ignore quelles furent les vicissitudes de l'éducation de Szymonowicz. Un biographe anonyme nous raconte que Szymonowicz passa quelque temps en Italie, puis en France, où l'attira la gloire de Scaliger. Ce biographe prétend même que Szymonowicz fréquenta le célèbre philologue français et qu'il avouait volontiers plus tard devoir tout ce qu'il était à Scaliger [3]. Ces dires du biographe anonyme ne doivent être acceptés que sous réserve. Il serait bien étonnant que Szymonowicz, qui a exprimé en des poèmes latins sa gratitude envers tant de maîtres et de bienfaiteurs, eût oublié de remercier son grand maître Scaliger ! D'autre part, la mention que

[1] Scaligerana etc. édit. Des Maizeaux, t. II. p. 624.

[2] Léopol, Lemberg en Galicie.

[3] Bielowski, l. c. p. 107 : « cuius (Scaligeri) consuetudine immortaliter plane tum oblectatus, postea tantum se debere Scaligero per totam vitam profitebatur, ut quicquid esset, huic divino viro se in acceptis fere debere identidem diceret. »

Scaliger fait de Szymonowicz est si concise (« un Simon Simonides, qui escrit fort bien »), qu'évidemment Scaliger connaissait l'humaniste polonais plutôt par ses écrits qu'en personne [1].

Quoi qu'il en soit, il est sûr que Szymonowicz fit d'excellentes études dans sa jeunesse, et qu'il étudia, non seulement le grec et le latin, mais aussi, selon la mode des humanistes, la jurisprudence et la médecine. Après avoir fini son éducation, il demeura à Lwów, chez son père, où il donna probablement des cours privés. Il fut toujours de complexion frêle et délicate, ce qui nous explique pourquoi il n'embrassa jamais une carrière publique et plus active. En 1583, il publia un petit poème latin : « Flagellum livoris, » où il flétrissait l'ignoble jalousie qui tourmentait les rivaux de Jean Zamoyski. Sans connaître encore personnellement le Chancelier, Szymonowicz admirait déjà ses grandes vertus. Plus tard, alors que la haine des factions politiques empoisonnait l'existence de Zamoyski, Szymonowicz, partisan des nobles desseins du Chancelier, écrivit dans son amertume à son ancien professeur et ami Stanislas Sokołowski : « Si nous avions en Pologne l'usage de l'ostracisme, on exilerait assurément Zamoyski et nous serions perdus ! »

Szymonowicz, qui composait lentement et qui suivait trop consciencieusement le précepte d'Horace : « nonum prematur in annum », publia, seulement en 1587, un drame latin : « Castus Joseph. » Les tentations de Joseph, qui fournirent le sujet de tant de drames au XVI[e] siècle, sont mises en scène par Szymonowicz avec beaucoup d'imagination et une certaine originalité. C'est surtout le caractère de la femme de Putiphar, Jempsar, qui est tracé avec art. Jempsar nous apparaît comme une femme passionnée et malheureuse, frêle et malade, qui excite plutôt notre sympathie que notre mépris. Deux ans après, un nouveau succès de Zamoyski, qui venait de repousser les Tatares de la Russie Rouge, inspira à Szymonowicz un joli poème latin, intitulé Aelinopaean (αἴλινος παιάν, chant lugubre). Après quelques autres petits poèmes de circonstance qui suivirent, il faut noter sa paraphrase en vers latins des prophéties de Joël. Il dédia cette paraphrase au Pape Clément VIII,

[1] On a prétendu que Scaliger fit un voyage en Pologne avec Montluc en 1572. Scaliger n'est jamais venu en Pologne. Il se préparait à y accompagner Montluc, quand la Saint-Barthélemy lui fit abandonner son dessein. Voyez : Joseph Justus Scaliger von Jacob Bernays, Berlin 1855, p. 42, 44.

qu'il avait connu personnellement quand ce pape était encore nonce apostolique (Aldobrandini) en Pologne. Ces trois ouvrages poétiques surtout, « Castus Joseph, » « Aelinopaean » et « Joël propheta », rendirent illustre à l'étranger le nom de Szymonowicz, modifié en Simonides. Quand Georges Dousa fit son voyage à Constantinople, il s'arrêta exprès à Léopol pour présenter son hommage à Szymonowicz [1]. Les relations de Szymonowicz avec la famille de Dousa s'établirent probablement après cette visite qu'il reçut de Georges Dousa. Nos lettres (III, V, VIII,) attestent que ces relations étaient bien cordiales et qu'elles ne se bornaient pas à ces phrases banales dont les lettres des humanistes abondent si souvent.

Nous avons dit plus haut que Szymonowicz prit part à la fondation de l'Académie de Zamość. Zamoyski, qui depuis longtemps ne perdait pas de vue notre poète, touché de la belle poésie de Szymonowicz, contribua à le faire anoblir (en 1590) et le traita depuis en ami. On a vu qu'en 1593 Zamoyski avait chargé Szymonowicz de trouver quelques bons professeurs pour la nouvelle Académie de Zamość. Peu après, Szymonowicz l'informa qu'il en avait trouvé trois dont les noms seuls décèlent des humanistes : Ursinus, Starnigelius et Stephanides. Il nomme ensuite Burski et Simon Birkowski. Si nous citons encore Thomas Drezner, nous aurons les noms du *troisième groupe* des humanistes polonais. Szymonowicz brillait parmi eux comme le plus grand poète de l'époque, mais il ne fut jamais professeur à l'Académie de Zamość. Scaliger s'est trompé lorsqu'il a écrit le contraire : ce qui est vrai, c'est que Szymonowicz était le représentant intellectuel de l'Académie de Zamość devant les humanistes étrangers et qu'il contribuait, par cette influence toute morale, à son bon renom. Ursinus et Drezner, tous deux professeurs de Zamość, avaient été ses élèves particuliers, les autres furent choisis par lui ; sa profonde connaissance des lettres grecques et latines nous est garante qu'il ne se trompa point dans son choix. C'est surtout Burski qui réalisa pleinement les espérances de Szymonowicz. Il travaillait consciencieusement à Zamość et plusieurs manuscrits, conservés à la bibliothèque des Comtes Zamoyski, attestent son assiduité. Ce sont des

[1] « Huic urbi plurimum me debere fateor, quod hic cum Simone Simonide hospitium et amicitiam contrahere licuerit. Qui vir quanto orchestrae plausu Parnassi collem instituerit e scriptis eius editis, Aelinopaeane videlicet et casto Josepho tum Joëlis paraphrasi satis superque constare arbitror. » G. Dousa, de itinere Const.

cours de philosophie et ses dissertations sur Denys d'Halicarnasse et Thucydide [1]. Le plus grand travail qu'il ait publié est : « Dialectica Ciceronis » (Samosci, 1504), ouvrage extrêmement rare aujourd'hui, qui fut rédigé, comme nous l'avons dit, d'après des notes de Jean Zamoyski [2]. L'autre professeur engagé par Szymonowicz, Jean Ursinus, commença sa carrière par la publication d'une grammaire latine, qu'il édita à Léopol, en 1592. Zamoyski l'envoya ensuite à Padoue, où il apprit la médecine pour pouvoir l'enseigner à Zamość. Il publia en 1610 un traité de médecine intitulé : « De ossibus humanis. »

Mais énumérer tous les travaux scientifiques des professeurs appelés par Szymonowicz à l'Académie de Zamość, serait entrer dans l'histoire de cette Académie, or telle n'est point notre intention. Une monographie sur l'Académie de Zamość serait une œuvre à part, importante, et qui manque encore. Qu'il nous suffise d'indiquer le mérite qu'eut Szymonowicz de choisir des hommes savants et studieux. Comme je l'ai dit, ces professeurs de Zamość forment, si l'on y ajoute quelques poètes latins, le troisième, et disons-le tout de suite, le *dernier groupe* des humanistes polonais. Outre ce groupe rallié par la main énergique de Zamoyski et mené après sa mort par Szymonowicz, on rencontre encore au XVII[e] siècle quelques humanistes, quelques poètes et historiens latins, mais éparpillés et non conduits par une idée maîtresse commune.

Ce troisième groupe d'humanistes polonais offre ce trait particulier de se composer en grande partie de pédagogues. Le second groupe renfermait des poètes et des philologues (Nidecki, Kochanowski); le troisième se distingue aussi par de bons poètes, mais ce sont surtout des pédagogues, dont le meilleur type est justement notre Szymonowicz, qui lui donnent sa marque distinctive.

Par la mort de Jean Zamoyski ce groupe d'humanistes perdait son puissant protecteur, comme l'Académie perdait son bon génie. Mais Szymonowicz, une fois sorti du chagrin profond où la mort de Zamoyski l'avait plongé, ne perdit pas courage, n'abandonna pas l'idée de l'illustre fondateur de l'Académie. Il travaillait avec ardeur à l'éducation de l'héritier du nom et de la fortune du feu chancelier, le jeune Thomas Zamoyski, et, en même temps, préoc-

[1] Voir sur Burski l'article consciencieux de M. T. Świderski, dans l'encyclopédie pédagogique : Encyklopedyja Wychowawcza, T. II, p. 378-384.

[2] V. J. Lipsius, Cent. V. 57.



cupé de l'avenir de l'humanisme en Pologne, il cherchait parmi les jeunes gens qui étudiaient à l'Académie de Zamość les humanistes futurs. Il trouva bientôt un jeune homme qui promettait beaucoup. En 1606 mourait Marc Sobieski, palatin de Lublin, grand ami de Jean Zamoyski, et très estimé par le roi Batory pour son courage incomparable. Au lit de mort, Marc Sobieski confia son fils Jacques à Szymonowicz, suivant en cela l'exemple de Zamoyski, qui nomma aussi Szymonowicz précepteur de son fils unique. Szymonowicz s'attacha bientôt au jeune Sobieski, qui étudiait à l'Académie de Zamość. Mais, comme nous l'avons vu, cette Académie, si elle pouvait donner un fondement solide à l'éducation, n'était pas encore complète et ne pouvait suffire aux talents plus précoces [1]. Aussi Szymonowicz se préoccupa-t-il de bonne heure de savoir où il enverrait Jacques Sobieski quand celui-ci aurait fini ses études à Zamość. Il ne tarda pas à résoudre ce doute. C'était la France qui durant le XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e] tenait le premier rang dans l'humanisme. Après le premier enthousiasme des humanistes italiens du XV[e] siècle, qui, ravis de la beauté formelle de la littérature classique, n'avaient fait qu'*imiter* les auteurs anciens, une période nouvelle s'ouvre en France au XVI[e] siècle. Des humanistes comme Budé, Turnèbe, Lambin, Joseph Scaliger et d'autres se mettent à étudier la *matière* et le *texte* classique [2]. Après le ravissement sensuel produit par la beauté extérieure, par la forme et l'harmonie du style classique, le temps, plus calme, est venu des analyses profondes du texte et de la richesse réelle de la vie antique, qui était cachée dans les œuvres grecques et latines. L'Italie passa le sceptre de la recherche philologique à la France, comme plus tard la France devait le passer aux Hollandais.

Quand Jacques Sobieski partit pour achever son éducation à l'étranger, Szymonowicz, son tuteur moral, lui indiqua comme maître un humaniste français, qui fut incontestablement le plus grand philologue de son temps : Isaac *Casaubon*. Scaliger vivait encore, mais il était déjà sur le déclin de sa vie et reconnaissait ouvertement la supériorité de Casaubon [3]. Né en 1559, à Genève, presque en même temps que Szymonowicz, Casaubon commença

[1] « Sublimioribus ingeniis alendis satis non sumus. » V. lettre VIII.

[2] Jacob Bernays, Joseph Justus Scaliger, 1855, p. 5-8.

[3] « Casaubonus doctissimus. Ego eius discipulus, gustum habeo rerum sed non doctrinam. C'est le plus grand homme que nous ayons en grec; je luy cede; est doctissimus omnium qui hodie vivunt. » Scaligerana, II, 259.

de bonne heure ses travaux philologiques. En 1583, parut son premier ouvrage : « Notae ad Diogenis Laërtii libros » et de ce moment il ne se passa pas une année sans que Casaubon publiât quelque travail philologique. Il commença sa carrière pédagogique en qualité de professeur de l'Université de Montpellier (1596), mais le bruit de son énorme érudition parvint à Henri IV, qui l'appela en 1599 à l'Université de Paris [1]. L'opposition catholique empêcha que Casaubon, huguenot ardent, obtînt une chaire à la Sorbonne. Henri IV, qui l'appréciait beaucoup, le nomma d'abord sous-gardien de sa bibliothèque, ensuite, en 1604, bibliothécaire, avec les appointements annuels de 400 livres. L'activité de Casaubon était extraordinaire. Entre 1590 et 1610 il publia avec de grands commentaires : Aristote, Théophraste, Diogène Laërce, Théocrite, Athénée, Suétone, Perse, les lettres de Pline le Jeune, Dion Chrysostome, et enfin sa célèbre édition de Polybe. Il avait atteint le sommet de sa gloire quand le jeune Sobieski vint le trouver [2]. Et cependant, bien que Henri IV l'aimât et l'estimât beaucoup, qu'il l'employât comme représentant des huguenots dans les disputes religieuses, la position de Casaubon à Paris était difficile, parfois très pénible. Peu d'hommes savaient rendre un juste hommage à la science de Casaubon ; l'Université le détestait et le tout-puissant Sully osa lui dire en face : « Vous coutez trop au roi, Monsieur ; vous avez plus que deux bons capitaines, et *vous ne servez de rien !* »

Casaubon écrivit pendant de longues années un journal où il racontait tous les événements de sa vie paisible. Ce journal s'est conservé [3], et il nous montre le grand philologue au jour le jour, dans ses occupations de philologue, de père de famille et de pédagogue. D'un caractère brave, un peu mélancolique et doux, il consacrait toute sa vie à l'étude. Nous le voyons « tout courbé de l'étude », assis dans sa chambre encombrée d'in-folios tantôt corrigeant les épreuves de ses innombrables éditions d'auteurs

[1] Haag, la France protestante, Paris, 1852, t. III, p. 232.

[2] « Casaubon now stood on the pinnacle of critical renown. His Persius in 1605 and his Polybius in 1609 were testimonies to his continued industry in this province. But with this latter edition the philological labours of C. came to an end. Casaubon was the *last of the great scholars* of the sixteenth century. » *Hallam*, Introduction to the literature of Europe in the 15th, 16th and 17th centuries, Vol. III, Paris, 1839, p. 3, 4.

[3] Ephemerides Isaaci Casauboni cum praefatione et notis edente Johanne *Russell*, 2 vol. Oxonii, 1850.

classiques, tantôt occupé d'une leçon privée. En vrai philologue, il détestait les visites, que ses amis et ses admirateurs ne lui épargnaient pas. Rien de plus fréquent dans son journal que ses plaintes sur l'importunité des visites, qui l'empêchaient de travailler [1]. Sa situation de fortune n'était pas mauvaise. Outre la pension royale et le petit revenu de ses travaux philologiques, il entretenait de temps en temps de riches pensionnaires, des fils de grands seigneurs, comme, par exemple, lord Herbert of Cherbury, les deux fils de Calignon, chancelier de Navarre, et Jean Stanislas Sapieha, fils de Léon Sapieha, chancelier de Lithuanie [2]. Ce dernier séjourna à Paris à peu près en même temps que Jacques Sobieski, qui vint en France dans l'été de 1607 (lettre IX, XV). Grand fut l'étonnement du jeune élève de Szymonowicz, qui, sur la foi de son maître, admirait, sans le connaître, le grand Casaubon, quand il vit pour la première fois ce petit homme maigre, courbé, et pas du tout imposant [3]. De grands yeux noirs révélaient seuls son esprit profond et sa grande bonté de cœur.

Il fut en relations avec Szymonowicz dès l'an 1601 ; au moins trouvons-nous une lettre de Casaubon à Szymonowicz, datée de 1601, où il parle d'un jeune homme qui lui fut recommandé par Szymonowicz [4]. C'était, selon toute vraisemblance, Thomas Drezner, qui étudiait alors le droit en France [5].

Mais cette recommandation, datée de 1601, prouve à elle seule des relations antérieures. Peut-être, en y regardant de près, trouverait-on que Casaubon exerça son influence sur la production littéraire de Szymonowicz. Une de nos lettres (IX) exprime en ces termes la profonde reconnaissance de Szymonowicz pour Casaubon :

[1] Ephemerides, II, 542 (a. 1607) : « Amici hunc mihi diem eripuerunt. Sed *vetus hoc malum.* » Ibid. « Totum diem fere amici eripuerunt », p. 544. « Ut proximos dies, etiam hunc pene totum amicis surripientibus. O gravem iacturam ! » Voir aussi p. 634.

[2] Voir l'excellente biographie de Casaubon faite par le savant philologue anglais, M. *Pattison*, Isaac Casaubon, London, 1875, p. 262 sqq.

[3] Jacques Sobieski a laissé un mémoire sur ses voyages à l'étranger. Il y parle abondamment de son séjour à Paris et de Henri IV. Il appelle Casaubon : « Cet homme petit par le corps et la taille, mais *prodigieusement grand* par l'esprit et l'érudition. » V. Dwie podróże Jakóba Sobieskiego... wydane z rękopisu przez Edwarda Raczyńskiego, w Poznaniu, 1833, p. 88.

[4] Cette lettre se trouve dans le recueil des lettres de Casaubon : « Isaaci Casauboni epistolae, curante Theodoro Jansonio ab Almeloveen, Roterodami, 1709, t. II, fol. 595, 6.

[5] Bielowski, l. c. p. 134 et la note de la page 160.

« Tu peux juger, au respect et à la vénération de tous les hommes, combien tu es grand dans les lettres et comme tu nous aides par tes œuvres immortelles, même dans ces régions lointaines. » Aussi supposerais-je volontiers que le grand intérêt de Szymonowicz pour Théocrite, qui s'est manifesté par l'imitation polonaise de ses Idylles [1], remonte à l'édition que Casaubon a donnée de Théocrite en 1596. La grande assiduité que Casaubon apportait à ses éditions des auteurs grecs ne doit pas être non plus demeurée sans exercer une certaine influence sur Simonides.

Nous voyons en 1604 (lettre VII) Szymonowicz très occupé d'un auteur grec, Actuarius, médecin et philosophe du Bas-Empire, dont l'œuvre inédite fut envoyée en manuscrit à Szymonowicz par Jean Dousa père. C'est en même temps, je suppose, que Szymonowicz commença l'édition « princeps » de la métaphysique d'Herennius, qui bien qu'inachevée et demeurée à peu près inconnue jusqu'à nos jours, a fini par obtenir la juste reconnaissance de la critique moderne [2]. Mais, si nous ne pouvons mieux préciser l'influence de Casaubon sur Szymonowicz, nous ne saurions méconnaître l'admiration de l'humaniste polonais pour le grand philologue français. De son côté, Casaubon appréciait le grand talent poétique de Szymonowicz. Casaubon ne voyait pas seulement dans ces poèmes de Simonides de froides jongleries de mots latins. Sans doute, l'œuvre de Szymonowicz, écrite dans un latin charmant, ravissait par son harmonie l'ouïe subtile de Casaubon, mais elle parlait aussi, par son fonds sérieux et patriotique, au cœur du philologue patriote. Aussi recevait-il avec joie les amis de Szymonowicz, et, quand Jacques Sobieski entra dans sa chambre et qu'il eut prononcé le nom vénéré de Simon Simonides, il fut reçu par Casaubon avec une bienveillance exquise (lettres IX et X). Quoiqu'il n'aimât pas donner de cours privés et qu'il fût justement

[1] Sielanki Szymona Szymonowicza, wydanie Stanisława Węclewskiego. Chełmno, 1864.

[2] V. Sitzungsberichte der kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Jahrgang 1889, LI, p. 1167 : « Die angebliche Metaphysik des Herenuios, » von E. Heitz. Anhang : Ueber die in Zamosć um d. J. 1604 gedruckte Ausgabe des Herennios. p. 1188 : « Als Herausgeber gebührt Simonides jedenfalls der Vorzug (vor A. Mai), wenn er auch mit der leicht begreiflichen Ungeübtheit seiner Setzer einen vergeblichen Kampf geführt zu haben scheint. » M. Heitz semble avoir ignoré que le vrai nom de Simonides était Szymonowicz, sans quoi il n'aurait pas écrit dans son article (p. 1190) : « Ueber Simon Simonides læsst sich nur wenig ermitteln. »

surchargé de besogne par son édition de Polybe, il ne put résister à la recommandation de Szymonowicz, ni au charme personnel de Jacques Sobieski. Celui-ci apprécia vite l'inestimable profit qu'il pouvait tirer des leçons de Casaubon. Peut-être allait-il un peu trop loin dans son insatiable avidité d'apprendre le plus possible, peut-être tourmentait-il trop son grand précepteur et lui prenait-il trop de temps, car nous trouvons dans le journal de Casaubon quelques plaintes secrètes [1].

Il dit dans son journal : « Mes amis m'ont fait perdre presque toute ma journée. J'ai donc reçu le polonais très mal et vraiment ἀνεπιστημόνως : je le regrette. — Plus loin : J'ai consacré à ce noble Polonais presque toute la journée. J'ai donc été très occupé, et je n'ai presque rien fait pour mon travail personnel. J'aurais mieux aimé me dispenser de ce travail avec le Polonais. Mais c'est ainsi qu'il m'est arrivé souvent de m'attirer de moi-même ces corvées. — Ailleurs encore : Le fils du grand Chancelier de Lithuanie est aujourd'hui venu me prier et me supplier de lui accorder quelques-unes de mes heures : il voudrait tirer de moi quelque enseignement qui lui fût utile à son retour dans son pays. J'ai bien malgré moi consenti, mais j'ai consenti pourtant ἑκὼν ἀέκοντι θυμῷ... »

Les lettres de Jacques Sobieski à Casaubon que nous publions (XI, XII, XIII) témoignent aussi de la grande assiduité de l'élève. Sobieski étudiait et lisait beaucoup chez lui, et, quand il avait trouvé dans ses lectures un passage difficile et qu'il était empêché d'aller chez Casaubon, il lui écrivait pour lui demander tantôt l'explication du texte grec, tantôt une histoire latine de France, tantôt les discours de Henri IV : car il connaissait person-

[1] Ephemerides, p. 542 : 1607, XVI, Kal. Sept. « Totum diem fere amici eripuerunt. Itaque ad Polonum pessime vereque ἀνεπιστημόνως : nollem factum. » IV. Non Sept. « Diem Deo sacram egimus partim inter amicos et apud Polonum hunc Palatinum, partim in litteris scribendis. » Kal. Oct. « Nobili Polono partem maximam diei impendimus. Itaque occupatissimi viximus et nihil egimus rerum nostrarum. Ac de Polono satius fuerit eo labore supersedere. Sed saepe ipsi nobis labores accersimus. » p. 552 : VIII Eid. Nov. Filius magni cancellarii Lithuaniae hodie ad me venit orans, obtestans, ut de succisivis meis horis partem sibi tribuerem : velle a me doceri quae futura sint usui in patriam reverso. Aegre concessi quod petebat, concessi tamen ἑκὼν ἀέκοντι θυμῷ. VII Eid. Nov. Ego quidem bona fide inceptum negotium curo : sed, an par voluntas sit responsura, nescio., p. 577 (1608) : Thucydidem Lat. commodavi D. Sapiae Polono, p. 598 : Kal. Mai. Hodie absolvi, quam pridem inceperam in duorum nobilium Polonorum gratiam, Aristotelis Nicomacheorum interpretationem, p. 602 : Presté au Pol. Epist. Cic. et Dionys. Halic.

nellement le roi, dont il appréciait les grandes qualités. Ces lettres d'occasion, écrites par le jeune Sobieski, caractérisent mieux que tout autre renseignement son fonds sérieux et son grand amour des lettres. Nul doute que l'exemple de Casaubon l'animait et l'encourageait dans ses études, qui devaient porter de si beaux fruits [1]. Quant à l'autre Polonais, élève de Casaubon, nous n'avons que très peu de détails sur lui [2]. Son séjour à Paris fut de courte durée (lettres XV et XVII). Comme il habitait chez Casaubon, il ne lui écrivait pas de lettres comme Jacques Sobieski et nous n'avons de lui qu'une seule lettre d'adieux, où il exprime toute sa reconnaissance pour son maître, en lui envoyant en même temps de Louvain un présent. D'autres lettres publiées ici (XIV, XVIII, XIX) démontrent que Casaubon était en relations avec un Polonais, nommé Czołhański, probablement secrétaire du chancelier Léon Sapieha, et avec David Hilchen, humaniste bien connu, éditeur du code Livonien. Hilchen, né en 1554, à Riga, rendit de grands services à sa ville natale, où il fonda une bibliothèque et la première imprimerie. A la suite de querelles politiques, il fut expulsé de Riga par ses concitoyens, et vint en Pologne où il fut reçu hospitalièrement par Zamoyski. Il ne revit pas Riga et mourut à Oryszowo en Pologne, en 1610. La lettre qu'il écrivait à Casaubon est donc une de ses dernières. Il paraît en ressortir que Hilchen connaissait Casaubon depuis longtemps.

L'assassinat de Ravaillac rompit les derniers liens qui rattachaient Casaubon à Paris. La mort funeste d'Henri IV attrista profondément le savant, qui devenait avec l'âge de plus en plus soupçonneux à l'égard de son entourage. Il se croyait menacé en sa qualité de huguenot et partit en octobre 1610 pour l'Angleterre, où Jacques I[er] le reçut les bras ouverts. Mais c'en était fait de Casaubon comme philologue. Il dut se plier aux exigences de Jacques I[er] et

[1] Jacques Sobieski quitta la France en février 1611. Il est devenu palatin russien et castellan de Cracovie. Il excella dans sa patrie par son grand talent oratoire et laissa des commentaires sur la campagne de Chocim contre les Turcs (en 1621) : « Commentariorum Chotinensis belli libri tres. Auctore Jacobo Sobieski. Opus posthumum. Dantisci, 1646. » Ce mémoire, écrit en latin, contient des pages de maître, qui prouvent que Jacques Sobieski était un styliste de premier ordre. Le fils de Jacques Sobieski fut élu roi de Pologne (Jean III) et sauva Vienne en 1683.

[2] « Joannes Stanislaus Sapieha, Leone tunc cancellario et Dorothea Firlgia Castellani Lublin. filia parentibus, subdapifer primo M. D. Lithuaniae, mox marschalcus curiae a Sigismundo III factus... Aetatis suae XLVI. A. D. 1635. » V. Monumenta Sarmatarum... S. Starovolscio collectore, Cracoviae, 1655, fol. 237.

ouvrir une lutte théologique contre les catholiques. Ce fut en Angleterre qu'il reçut encore deux lettres de Pologne, écrites par le nommé Czołhański et par Naborowski, secrétaire du prince Radziwiłł. Ces lettres n'ont rien à faire avec l'humanisme. Elles donnent des détails historiques sur la guerre de la Pologne contre le grand duché de Moscou (1611-1612). Elles semblent indiquer, en même temps, que l'époque bénie de l'humanisme est passée, que l'ère des guerres a commencé pour la Pologne.

* * *

Les noms de Casaubon et de Szymonowicz relient l'histoire de l'humanisme en France à celle de l'humanisme polonais. L'humanisme français, en ne reculant pas devant l'analyse critique et comparative de l'antiquité grecque et romaine, en sarclant le vaste champ des textes classiques, contribua grandement à une meilleure connaissance du monde antique. L'humanisme polonais eut à lutter, dès son apparition en Pologne, contre les conditions spéciales de l'organisation politique du pays. Son grand malheur fut de n'avoir pas trouvé durant tout le XVIe siècle un foyer qui rassemblât tant de beaux talents. Par ce manque d'un grand centre intellectuel, les humanistes restèrent dispersés, et leurs forces éparpillées. La belle et hardie initiative de Jean Zamoyski est venue un peu tard pour réparer le mal; elle n'aurait pu suffire. Car une institution appelée à régénérer toute une nation aurait nécessairement dû naître de l'initiative de l'Etat, aurait dû être soutenue par toute la société.

Certes la Pologne n'a jamais produit tant de beaux génies que pendant le siècle de l'humanisme. Mais c'était sur une tige frêle que s'ouvrait cette fleur de la civilisation occidentale. Faute de sève et de soins, non seulement elle se fana vite et dépérit, mais, ce qui est pis, elle n'a pas laissé de semence productive. Les trois groupes des humanistes de la Pologne indiquent les trois phases que l'humanisme y a parcourues. Tandis que les premiers humanistes polonais se bornent à une simple imitation extérieure et formelle de la poésie latine et ne savent pas encore apprécier le génie grec, les hommes du second groupe, Kochanowski, Nidecki, Zamoyski, embrassent déjà des horizons plus étendus du monde antique et commencent à l'adapter à la vie et à la poésie nationales.

Vint enfin le troisième groupe dont Szymonowicz, son chef, personnifie le mieux les tendances. Il réunissait en sa personne deux qualités, généralement contradictoires : il était poète et philologue. Il voulut en même temps suivre le grand exemple de Kochanowski, poète national, et marcher sur les traces de Casaubon. Il réussit mieux comme poète. Non pas qu'il manquât de l'érudition et de l'assiduité nécessaires pour devenir un bon philologue et un éditeur consciencieux. Mais il se heurta à des obstacles extérieurs. La situation géographique de la Pologne condamnait ses humanistes à une oisiveté forcée; ils ne recevaient l'héritage classique que de deuxième ou de troisième main. Les communications avec les centres de l'humanisme n'étaient point faciles au XVIe siècle, et si enfin, grâce à un humaniste étranger ou à des recherches un peu trop tardives à Constantinople, on obtenait un manuscrit rare et inédit, contre quelles difficultés n'avait-on pas à lutter, dans cette ville de Zamość, perdue dans des vastes plaines de la Pologne, pour mettre au jour une édition soignée? Il fallait souvent demander les informations nécessaires dans des bibliothèques allemandes ou italiennes, et, en attendant, on perdait des mois et des mois. Il faut vraiment que ces vaillants humanistes de Zamość aient eu une grande ardeur et l'amour sacré des lettres, pour ne pas se décourager, pour pouvoir produire ce qu'ils ont produit, si peu que ce puisse être. C'est avec une profonde reconnaissance que nous nous séparons de ces intrépides pionniers de l'humanisme en Pologne.



LETTRES INÉDITES

DES HUMANISTES

JEAN ZAMOYSKI, CASAUBON, SIMON SZYMONOWICZ

JACQUES SOBIESKI ET AUTRES

I

Joannes Samoscius Regni Poloniae Cancell. et exercitt.
Dux Georgio Dousae S.

Reddita est mihi epistula tua Varsoviae in ipso comitiorum aestu : post comitia etiam plerisque publicis negotiis valde occupatus sum. Paucis igitur tibi rescribo. Laudo ingenium eruditionem tuam, amo probitatem caeterasque virtutes et propterea magni te facio : habeo quoque et ago gratias, quod tectum meum subieris, ius hospitii et amicitiam mecum iunxeris eaque memore animo et constante colas. Si quae erunt in quibus tibi tuisque gratificari possim, manda. Litterae, quas ad me te saepe daturum polliceris, libentissime a me legentur, quas Cracoviam mittes recte Georgio Samoscio Cracoviensi Canonico, agnato meo tradentur : quas Gedanum, Lindano homini mei studioso : utriusque opera certo ad me pervenient. Lindanus quidem tibi admonendus erit, ut eas Marieburgum ad legatum meum transmittat : legatus vero inde ad me perferendas curabit. Nuntiabis identidem quae apud vos vicinosque vestros gerentur, tum quos fructus ingenia vestra feracia et exculta edent. Joannem Dousam patrem tuum nomine meo saluta. Vale. Samoscii die 27 mensis Aprilis Anno 1598.

tui amantissimus
Ioann. Zamoyski.

Harl. 4935, fol. 141.

II

Generoso Domino Georgio Dousae amico charissimo
Lugduni Batavorum.
Generose Domine amice char^{me}.

Professores mei Samoscienses habent quaedam in manibus, ad quae perficienda opus habent exemplari graeco Sex. Empiric: librorum contra artium doctores et Hypotyposeon * Iidem mih:

dixerunt eorum librorum locos a vestris Lugdunensibus Batavis graece citari. Rogo, ut si eos nancisci possit, Gedanum ad Joannem Clinchamerum mittat, ut inde ad legatum meum Marieburgum transmittantur. Quantum pecuniae impenderit in emendos ac transmittendos hos libros, adscribet : ea a legato meo Mariaeburgi reddetur. Generosus Dominus Jo. Felix Herbultus ** ex legatione Turcica reversus est, attulit plerosque Graecos codices, quos in horas exspecto. Ubi accepero, indicem Dni Vrae mittam et si qui illi placuerint, communicabo.

Bene valeat Do Va. Samoscio die 13 Octobris Anno 1598.

Generosae Dominationis Vestrae
amicus studiosissimus
Ioannes Zamoyski
cancell. Regni cap.

Ibid., fol. 143.

* V. sur Sextus Empiricus : Geschichte der griechischen Litteratur von W. Christ, München, 1890, p. 587.

** V. Wiszniewski, t. VII, 117 sqq.

III

Simon Simonides Iano Dousae Nordouici S. D.

Tristissimus nuntius allatus est ad nos, Georgium filium tuum uita excessisse : utinam is falsus sit, uel tua, uel litterarum, uel nostra, qui eius studiosissimi fuimus, causa : me sane ita concussit, ut, quamquam acerbissimam occasionem hanc ad te scribendi putarem, planeque ea uti nollem, tamen moerorem animi non aliter leuare potuerim, quam si eum apud te per litteras deponerem, ratus, communicationem hanc doloris solatio etiam tibi futuram. Utcunque cum illo actum est : primum te quaeso, si falso hoc luctu conficimur, ut eum nobis per epistolam demas ; deinde, si iam ita, ut fertur, naturae concessit, te ipsum nimium non afflictes, animumque paternum uel ea ratione sustentes, quod filium eiusmodi habueris, cuius indolem, morum bonitatem, eruditionem supra annos assurgentem, etiam nos, in isto orbe, amplexi atque admirati

sumus. Etsi post Janum illum tuum, quem ex scriptis eius, immortalitate dignissimis, suspicimus, nouum hoc uulnus tibi factum sit : tamen uel tantillum sidera haec terris affulsisse, idque ex una domo, rarae felicitatis instar est, quum insuper non desint alia quae uicem eorum suppleant. Nam de Georgio, quum multa et praeclara pollicitum quereremur, iacturamque magnam rem litterariam illius obitu fecisse iudicaremus, ueniebat in mentem, tam beatam esse fecunditatem domus tuae, ut superstites defunctorum lampada assumere posse, teque auctore iam iam hoc agere, exploratissimum sit. Quare, uir clarissime, postquam et ipse saeculo huic illustrando natus es, et soboles tua, cumulate hoc iam pridem praestiterit, scies non te solum ob tuorum occasum, in luctu esse, sed in partem moeroris uenire tecum, quidquid est hominum elegantiorum : tum cogitabis, quod partitis operis numerus ille prolis tuae in rem communem publicae utilitatis conferre debuerat, id ab istis, qui reliqui sunt, aceruatim expectari. Significandum quoque tibi putaui, heroem nostrum, Joannem Zamoscium, audita morte filii tui, serio doluisse atque peroptasse, ut rumor hic falsus fieret. Bene uale. Zamoscii Nonis Junii. Anno MDC.

Ibid., fol. 149.

IV

Magnifico et excellenti domino Iano Douzae Nordouici.

Magnifice et excellens domine
amice carissime et honorandissime.

Accepi litteras D. V.ae. Deplorat maiorem in modum filii sui, iuvenis ad omnem expectati laudem immatura et crudelia fata. Nullus omnino dolor tam iustus. Multam illi optimo iure hominum fama ingenii et doctrinae laudem tribuebat. Idem ego Samoscii, cum ad me divertisset, cognovi. Habet me dominatio vestra socium maeroris sui. Sed nos homines sumus. Humana meminerimus esse nobis humaniter ferenda : multi humandi, inquit ille, liberi, etc. Reddenda est terrae terra, tum * omnibus. Metenda est fruges, sic iubet necessitas. Didericum D. Vae apud me libenter video. Modestiam, ingenium, litteras eius amo. Ad rudem ille quidem Sarmatiam

venit, nihil ad vestram culturam, tamen ut haec quae elegantia delectant, hic desint, duri Martis, acris militiae fortitudinisque documenta fortasse illi suppetent. De Actuario ** misso gratias ago. Si quid est in quo usui possim esse D[i] V[ae] libens ipsius causa faciam. Opto bene valere D[m] V[m]. Datum Zamoscii die 19 m. Junii 1601.

Magnificae Dominationis vestrae amicus
studiosissimus
Ioannes Zamoyski
exercituum generalis capitaneus.

Ibid., fol. 145.
* Corrompu dans le manuscrit.
** V. p. 42.

V

Simon Simonides Iano Dousae a Nordouix.
S. D.

Puto te etiam a me expectare, ut tibi de Diederico, filio tuo, meis verbis significem. Primum hoc habe : et tua causa et ob eius singularem modestiam tam nobis omnibus, qui in aula herois Zamoscii vivimus, quam ipsi heroi esse acceptissimum ; cum nondum linguae nostrae peritiam habeat, inter eos qui a manu herois sunt, assumi non potuit : primis mensibus spectator tantum et mirator aulae fuit ; post reperturum spero heroem, quibus studiis aetatem eius exerceat : plane ego certus sum, nunquam te consilium tuum improbaturum, quod eum inter nostros homines versari volueris. Quamquam enim longe absumus a vestrarum regionum elegantia, tamen nativam indolem ingeniorum et animos nulla servitute pressos, tum Reipublicae formam ad libertatem compositam, est quod amplectatur, atque adeo inveniat, quo domum redeat instructior. Quum Livonicam expeditionem heros aggrederetur, illeque penderet animi, quid se interim fieret, omnino illi auctor fui, ut bello interesset ; familiae tuae splendor mihi suasit, ut hoc illi suaderem : ipsumque heroem admonui, ut eum adesse sibi iuberet. Factum : nisi quod in regione exhaustissima, anni tempore foedissimo, plusculum illum molestiae devoraturum existimo, sed

fortassean tu illum columbulum aut Adoneum esse non vis. Quid hactenus in Livonia gestum sit, credo te ex aliis auctoribus accipere, quum vestri etiam homines illic militent; ego mearum partium esse duxi, ut ad te epistolam mitterem, qua nostri imperatores more patrio clarigarunt. Dices : non novi vos tam superbos ; atqui vel inde nostrorum hominum ingenia perlege, ut bella quoque promulgent sine fuco et fallaciis : imo ista sunt apud nos iusta bellorum a maioribus usurpata. En tibi alteram clarigationem in eadem Livonia ante hos centum annos a Joanne Mielecio ad Magistrum Livonicum missam. Fortuna haec est regni huius, cum plerique omnes novicios mores admittant, nos antiquis utimur, atque utinam aetatem utamur. Auditusne tibi motus Moldavicus ? qui anno excitatus nunc fato misero Bani Michaelis plane sopitus est. De illa tum victoria gratulatus sum filio herois mei : cuius argutissimam atque elegantissimam indolem tu quoque amares : ut onustior haec epistola ad te iret carmen ipsum * in fasciculum conieci ; quandoquidem etiam publice testatus es nostra qualiacumque non prorsus tibi displicere.

Bene vale. Cernencini 20 mensis Novembri. Anno 1601.

Ibid., fol. 151.

* Simonis Simonidae Bendouski... opera omnia, procurante A. M. Durini... Varsaviae, 1772, p. 77-85.

VI

Generoso Domino Diederico Dousae.

Generose domine, amice charissime salutem et officia mea.

Quod D^{o} V^{a} suis ad me litteris significat se consilium in Galliam proficiscendi coepisse, id ego non possum non probare. Arbitror D^{m} V^{m} ea in re, iussis optimi et doctissimi sui parentis obtemperare ; cui optime facit quod obsequitur : eique plurimam quaeso meis verbis salutem dicat et officia mea diligenter commendet : sibique persuadeat D^{m} V^{m} mihi esse et fore carissimam. Litteras commeatus mitto D^{i} V^{ae}.

Bene valeat D. V. Datum in arce Moyza die 11 Febr. 1602.

Ibid., fol. 147.

C'est la réponse de Zamoyski à une lettre de Thierry Dousa, datée de Riga le 7 février 1602, dans laquelle il prend congé du général en chef de l'armée polonaise, Zamoyski.

La lettre de Thierry Dousa nous est connue par une copie abrégée que nous a obligeamment adressée M. le professeur Casimir Morawski.

Voici quelques passages de cette lettre :

« Virtus et fama nominis tui, quam olim ex longinquo venerabar et nunc suspicio, amor quem sperabam et nunc consecutus sum, dubium, utrum in me maius venerationis an libertatis studium excitaverunt.....

Postquam enim in Poloniam veni, vidi quae pulchra, audivi quae utilia, didici quae ad degendam vitam necessaria, instituta et mores gentis egregiæ, fortitudine incomparabilis, usu et natura bellicosae.....

Utilissimum mihi fore existimavi, si in Galliam prius atque inde etiam in Italiam discessero ad linguarum illarum notitiam comparandam, quarum apud nos est usus magnus atque utilitas maxima, non quod haec vestra lingua inutilis sit, sed quod apud nos minus necessaria..... »

VII

Simon Simonides Jano Dousae S. D.

Quod tibi pro libris tuis, quos mihi muneri misisti, sero gratiam habeam, quaeso, ne id aut animo meo ingrato, aut quod tua non tanti faciam, adscribas : bellorum fato factum est, ut ad me serius pervenirent. Nam quando tu illos mittebas, tum heros meus, Joannes Zamoscius, in Livonia bellum gerebat; eo delati sunt et quamvis heros ipse domum redierit, tamen cum caetera suppellectile bellica libri tui Riga haeserunt et vix nunc domum Zamoscium apportati sunt. Postquam mihi traditi sunt, vellem te, vir clarissime, coram os oculosque meos intueri, quanta voluntate eos exceperim, quam avide eorum lectione me saturarim, quam recordatione amicitiae tuae, quam mihi representabant, gestierim et exilierim. Verum in Jani tui illa illa inchoata praefatione lacrimas non tenui ; o, quantum filium, quam doctissimum et eloquentissimum iuvenem amisisti : audeo affirmare, nihil me hac aetate neque sapientius neque limatius scriptum legisse ; sed ne fletum tuum refricem, rogabo te potius et optabo, quandoquidem tanto ingeniorum proventu deus te cumulavit, ut ea bono publico educes atque aetatem nostram illustres. Me nomini Dousiaco addictissimum in eorum numero habeas, qui nec tuis cedam in familia vestra colenda et amanda. Hoc amplius ; puto te velle scire, quid illo

manuscripto Actuario fiat, quem heroi meo dono Diedericus tuus attulerat. Eum ubi accepit statim mihi negotium datum fuit edendi illius. Arripui laudem tantam cupide et iam mihi eram, ut typographum occuparem : cum ecce reperio non integrum esse exemplar ; in methodi libris posteriores duos de compositione medicamentorum omnes desiderari. Statim mihi curae fuit per Italicas bibliothecas inquirendi, sicubi supplementa haec parari possent. Et in Vaticana et in caeteris frustra fui ; nusquam comparent. Itaque quid facerem, incertus fui. Ederem quicquid hoc a te nacti sumus ? an etiam studium caetera acquirendi non omitterem ? Hoc sequendum et te appellandum putavi, si forte opera tua beneficium hoc solidum habere possimus. Cum enim methodi libros Mathisius* transtulerit, in vestris alicubi bibliothecis exemplar hoc haerere spero. Ruellius**, qui de compositione medicamentorum edidit, ex Bibliotheca Gallicana forsan habuit. Per claritatem nominis tui et auctoritatem facile tu reliquias istas ubi ubi sint erues, quas ubi ad nos transmiseris, illico, uti ante monueras, medicorum tersissimus lucem aspiciet ; beneficiumque tuum bono publico testabitur. Postremo quicquid censueris, effectum dabimus. Bene vale, vir clarissime. Zamoscii Kal. Augusti A. MDCIV.

Ibid., fol. 153.

* L'ouvrage *de methodo medendi* a paru traduit en latin par C. A. Mathis, à Venise, en 1554 ; le texte grec des deux premiers livres a été publié pour la première fois par Ideler (Berlin, 1842).

** Jean Ruel, médecin français (1479-1537). Ses traductions, aujourd'hui oubliées, lui valurent une grande réputation.

VIII

Clarissimo et doctissimo viro Isaaco Casaubono
domino et amico observandissimo.

Isaace Casaubone, vir clarissime et doctissime. Morte Joannis Zamoscii, Magni Cancellarii, magnam iacturam non solum Respublica Polona, quae post obitum eius perpetuis turbis agitatur, verum etiam res litteraria fecit ; eo animo heros ille erga honestissimas disciplinas fuit, ut cum belli et pacis curae unicum distinerent, tamen iuvandis bonis litteris ita se dabat, ut hoc unum agere vide-

retur. Praecipuum studium in Thoma, filio divinissimae indolis, puero educando collocabat; cuius causa et scholam hic non ignobilem congregavit, et primores ex nobilitate polona iuvenes, qui una instituerentur, collegit. Praeclarum hoc eius institutum, quamquam vix sine illo sustinemus, sed etiamsi utcumque sustinere possimus, tamen sublimioribus ingeniis alendis satis non sumus. Idcirco alacriores iuvenes ego hortari soleo, ut aliunde petant, quod domi non habent. Unde autem uberius petant, quam a vobis? Nomen tuum, doctissime Casaubone, atque eruditio summa, quae in scriptis tuis elucet, multos allicit, teque ego illis, tanquam salutare sidus ostendo. Non quod nescius sim alias nationes tuas esse neque te praeceptoriam manum cuiquam admovere solere : verum ita existimo, tu ubi ubi es, copiam doctissimorum hominum circa te non posse non esse, praesertim in illa luce Academiae, qui operam istam bonae iuventuti impendant. Itaque plerique omnes ex nostris ad vos commigrant. Ego vero nunc vim tibi inferre volo, et pro nostra amicitia unicum iuvenem tibi dedo. Is est qui tibi meas reddit Jacobus Sobiescius, Marci Palatini Lublinensis filius, orbus iam patre, viro fortissimo atque integerrimo, qui moriens iuvenem mihi commendavit. Ego sedulo facio, ne illi usquam desim : quaeso te, dum a me abest, tu illum vicem meam iuva et permitte in parte aliqua amoris et curae apud te esse : non quo molestiae aliquid tibi pariam, sed quod commodo tuo fiat, dicto nonnunquam mone et congressu atque sermone tuo dignare. Moribus modestissimus, ingenio liberalissimo, cupidissimum discendi invenies. De me hoc perpetuo cogitabis : neminem hominem esse, qui te aut magis admiretur, aut frequentius in ore habeat, aut doctrina tua libentius fruatur. Bene vale. Zamoscii tertio Calendas Aprilis. Anno MDCVII°.

Tui observantissimus
Simon Simonides.

Burn. 366, fol. 183.

IX

Simon Simonides Isaaco Casaubono S. D.

Nunquam hoc a te auderem contendere, ut tu ex demenso temporis tui aliquid subtraheres, et a communis commodis, quibus nunc prope solus incumbis ad privatam alicuius iuvenis frugem te

sevocares ; esset enim hoc non tantum genium tuum sed publicum bonum defraudare. Nunc religionem erga te meam et sanctitatem otii tui perfregit Jacobus Sobiescius : ex cuius litteris intellexi non solum consilium et affatum, sed operam etiam et vocem ad exornandam indolem eius te illi indulsisse. O, mi Casaubone, nunquam ego tanti facerem vel hunc vel alium iuvenem, ut tibi eius causa minimum negotii facesserem : imo abstraherem et iuberem te hoc agere, quod agis. Quantus enim sis in litteris et quantum nos in istis usque remotis regionibus immortalibus scriptis tuis iuves, ex honore et veneratione omnium erga te hominum conicere potes.

Verum ita de te iudico, incredibili quodam amore excolendi humani generis te efferri ; hinc te tam pronum esse et ad minutias etiam operis descendere atque ex quolibet ligno velle excitare Mercurium *. Macte isto animo. Si te necessitas summa et ruina imminens bonarum litterarum eo provocat, nostrarum regionum eae rationes sunt, ut nisi per primores viros atque eiusmodi iuvenes, qualis iste est Sobiescius sustententur, innata barbaries iam iam nos obruat. Voto, quae vis ; at nisi tibi molestum est et hunc et alios nostros pro tuis habe. Immortalitas nominis tui *καὶ ἐν Σκυθῶν ἐρημίᾳ* floreat. Bene vale. Zamoscii Augusti 26. Anno 1607.

Burn. 366, fol. 185ª.
* « Non enim ex omni ligno debet Mercurius exsculpi. » Apuleius, apologia c. 43.

X

Isaacus Casaubonus Simoni Simonidi viro clarissimo S. D.

Quantopere me amares, clarissime Simonida, non poteras illustriore documento probare ac fecisti nuper, cum nobilissimae et praestantissimae spei adolescenti, D. Jacobo Sobiescio, qui novissimas tuas mihi reddidit, in Galliam venienti auctor fuisti, ut meis potissimum consiliis, dum hic futurus est, in studiorum ratione regeretur.

Equidem simulac tui nominis fieri mentionem audivi, prius etiam quam epistolam legerem, nulla interposita mora omnia illi mea studia atque officia *πρόφρονι θυμῷ* obtuli ; mox quoque tuis lectis quid et quantum tua commendatio ponderis apud me haberet,

luculente significavi. Sed generosissimus adolescens tuorum, ut opinor, praeceptorum memor parum habuit, quod optimos ipsi disciplinarum magistros indicaveram, quorum opera uteretur : nisi ipse quoque pro mea virili τὸ εὐφυέστατον ipsius ingenium suscipiam excolendum. Expugnavit constantiam propositi mei, qui privatim neminem ad hanc diem unquam docui et occupationes meas, quae maximae sunt, vicit tui respectus primum, deinde indoles ipsa et illa ingens discendi cupiditas, quam in nobilissimo adolescente animadvertebam. Cuius causa quid mihi imperaverim, quid quotidie una agamus, malo te ex ipsius litteris καὶ τῶν ἀμφ᾽ αὐτὸν cognoscere, quam meis. Me certe rara virtus huius adolescentis et illa incredibilis in tam illustri fortuna ὁρμὴ πρὸς τὰ μαθήματα ita capit in dies magis magisque, ut quem ex tua commendatione amare primum coepi, nunc merito ipsius mirari satis non queam. Nam apud nos qui eius ordinis sunt, ii longe aliter in simili aetate vitam instituunt. Ceterum dedi huic pusillum libellum magni Scaligeri ad te mittendum, ex cuius praefatione intelliges, quam mala referatur a nonnullis sceleratis hominibus gratia ingentibus illis herois erga rempublicam litterariam meritis et mediocribus laboribus meis.

Volui semel respondendi labore defungi : si respondere est hoc profiteri, me nunquam furiosis canibus esse responsurum. Satis mihi erit, si bonis probavero meum in litteras amorem. Quod si assequi hactenus non potuimus, exprimet fortasse hanc confessionem ab aequis iudicibus Polybius noster, quem ab aliquot mensibus sub prelo habemus. Scis praestantissime Simonida, quanti vetustas illum auctorem fecerit, ad cuius illustrationem nihil a nobis praetermissum in hac mediocritate ingenii, quod desiderari a quoquam posset. Nam et Latinum fecimus ἐς πόδας ἐκ κεφαλῆς et iis commentariis illustravimus, qui τῆς πολιτικῆς καὶ πολεμικῆς τέχνης praxim iuventuti sint ostensuri. Sed opus longum est et a cuius meta procul adhuc absumus. Si dabit Deus finem videre et fuerit certa occasio, mittam exemplar ad te. Vale et me ama. Lut. Par. Kal. Sept. 1607.

Salutat te medullitus vir amplissimus, praeses Thuanus, qui vehementer ea cupit videre, quae vel tu vel alii docti istic edidistis ad ornandam memoriam herois vestri incomparabilis τοῦ μακαρίστου Zamoscii.

Archives des Comtes Zamoyski.

XI

Doctissime vir.

Conqueri saepe soleo de mea Graecae linguae imperitia, quae, ut nunc video, apprime necessaria est viro solide litteras tractanti, sed quia et temporis angustia et graviores in republica nostra occupationes non permittent, ut huic nobilissimo studio operam meam impendam, omnino cogor privari praestantissimo fructu, quem Graeca lingua litteratis affert. In vita Julii explicas differentias inter epulas, viscerationem et prandium; sed quia ibi plura Graeca quam Latina misces *, videor mihi in alieno et peregrino solo versari, itaque pro nostra amicitia peto a te, ut mihi inter hac tria verum discrimen velis assignare.

Tui cultor et admirator
Ja. Sobiescyus Palat.
Lub. mp.

Burn. 366, fol. 191.

* V. C. Suetonii Tranquilli de XII Caesaribus libri VIII. Isaacus Casaubonus recensuit. Excudebat Stephanus Gamonetus, MDCV. Animadversiones, p. 32.

XII

Jacobus Sobiescius Isaaco Casaubono S. D.

Permoleste equidem fero ac nonnumquam mecum stomachor, quod a multo iam tempore non sit mihi data facultas suavissimo tuo conspectu frui. In praestando officio negligentiam culpare non possum : cum enim saepius adire te cogitarem, vel tua absentia, vel meae occupationes mentem alio diverterunt. Quidquid sit, propediem tamen ex studiis meis aliquam horam subripiam, quam lubens tibi dedicabo, dierumque praeteritorum usuram resarciam. Unum est quod nunc a te peto et, si impetro, in magna felicitatis meae parte collocabo. Crebro ex te accepi regem vestrum aliquoties publice perorasse ac ibi characterem dicendi regium expressisse :

has tamen orationes typis mandatas non esse, sed a quibusdam ceu praecipua bibliothecarum ornamenta asservari. Ego cum divinas incomparabilis vestri principis res gestas veneror, velim quoque et dictis debitum praestare honorem ac illius admirare breviloquentiam, quae regum debet esse comes saepius imperantium quam persuadentium ac non in forensibus cancellis tempus agentium, sed ex solio regali iura dantium. Placet plerumque nummus parvae figurae at magni ponderis; multo certe magis laudatur regia eloquentia, quae paucitate verborum res multas et graves continet atque quadam dicendi maiestate deprimit garrulorum sophistarum redundantes ac spumosas orationes.

Id doctissimi quique observarunt, viros factis magnos rudes esse ad certamina verborum. Hinc rex vester non vulgarem laudem consequitur, quod dicendo non oratorem sed dominum ac regem agit ac ut in omnibus negotiis celeritati, ita studet in dicendo brevitati, dignitati suae competenti. Sed non mearum est partium divinas summi principis laudes recensere, aut de charactere dicendi regio aliquid tibi scribere, quem ceu doctorum hominum lumen Europa veneratur! Satis mihi a te fiet, si cura ac opera tua nanciscar unicum orationum regiarum exemplar, quod tanquam maximum tuae erga me benevolentiae testimonium multi aestimabo. Vale vir clarissime et me ut soles ama.

Ibid., fol. 192ª — 192ᵇ.

XIII

Doctissime vir,
S. P.

Animus quidem mihi erat te hodie adeundi, sed istud hiemale ac pluviosum tempus continet me intra hospitii limen. Itaque ignosces, si desiderium tibi meum non ore tenus (ut volui et debui) enarro. Primum ac in Galliam veni, summum me cepit studium historiae vestrae cognoscendae, tum ob gentis celebritatem, qua merito gloriamini, tum ob casuum exemplorumque varietatem, quam annales Gallici complectuntur. Hactenus usus [sum] P. Aemilio Veronensi [1], qui ibi cessat, ubi amplissimum scribendi

campum praebent illi varia Galliae fata. Ne[que] tamen hanc ob causam ignarus esse omnino vellem posterioris vestrae historiae, quae et [ob] recentem factorum memoriam et ob variam imperii huius fortunam lectorem plur[imum] potest detinere; ideoque diligentissime cognoscenda est, quod oculis subicit intestini [incen]dii calamitatem et bellorum civilium furorem, qui nunc in hac saeculi senectu[te] ubique fere grassatur. Ac adeo huius mali rabies bellicosissimos populos vexat, ut [nos] iuniores legentes sanctam veteris aevi simplicitatem, [lau]datam fidem, veram sinceritatem, praesentisque aetatis malevolentiam, invidiam, ambitionem, fraudem [do]los, conqueri de infortunio nostro cogamur, quod nati simus ad deplorandam huius temporis calamitatem. Tales querelas saepe in animos hominum excitare possunt Hen[rici] 2-i, Caroli 9-i, Henrici 3-ii vitae.

Optarem equidem eas pernoscere, si aliquem fidelem et veritatis amantem historiam nanciscerer. Non me latet Thuanum, virum doctissimum, multa praeclare de his regibus scripsisse et quaedam aulae arcana et secretiora consilia sine odio et gratia posteritati tradidisse; sed rerum orbe toto gestarum descriptio ordinem historiae Gallicae interrumpere videtur. Quare obnixe te oro, ut mihi aliquem Latinum historicum suppedites, qui fideliter et sincere ab initio dominationis Francisci primi usque ad huius regis tempora res Gallicas narret. Hoc si mihi singularis tua humanitas praestiterit, non exiguus inde cumulus ad maxima tua in me merita accedet. Vale.

Observantissimus tui cultor,
Jacobus Sobieski, pal. lub.

Ibid., fol. 193a.
* Pauli Aemylii Veronensis historici clarissimi, de rebus gestis Francorum libri X. Parisiis, MDXLVIII.

XIV

Clarissime Domine

S. P. Festinanti mihi e Gallia in Poloniam inter caetera itineris impedimenta accidit aliquot diebus in Germania Norimbergae immorari ibidemque non nulli, bono quodam genio meo, Clar[mo] Viro Scipioni Gentili, professori ordinario Academiae

Altorfingensis innotescere. Cumque mihi multus ac varius cum eo ad mensam de viris celeberrimis ac doctissimis Galliae sermo intercessisset, tu ipsa occasione ipsiusmet petitionis non postremus fuisti. Homo tam avidus ac amans nominis tui, ut non desisteret prius sermonem de te perficere, quam breves idque repentinas litteras ad te perscriberet, quarum tantum abest, ut recusarem transmissionem, ut etiam ipse gravis ac necessarius expostulator fuerim. Quocirca acceptis ac adiunctis litteris Ill^mi D^ni mei prima quaque occasione eas ad te transferendas curavi. Velim itaque, ut hoc praesens ac minimum meum in te studium sit pignus futuri longe maioris ac praestantioris, non enim nescio, quantum humanitati, quantum benevolentiae in me tuae debeam. Non plus; in adventum Cracovia copiosiorem de omnibus materiam subministrabit. Vale et vel sic devinctum redama.

8 Junii, Norimbergae a° 1608.

Filium tuum Joannem unice saluto.

Tuus totus a servitiis
Rhadianus Czołhanski, mp.

Burn. 363, fol. 240, au verso : « A Monsieur, Monsieur Isaac Casaubon maistre de la bibliothece et Conseiller du Roy, demeurant tout devant les Cordeliers en l'Université de Paris. A Paris. »

XV

Clarissimo Domino, D^no Isaaco Casaubono Regio Consiliario et archibiblioth., amico plurimum honorando.

Clarissime atque excellentissime Domine et amice colendissime.

Volebam quidem filium meum diutius retinere in Gallia, praesertim in urbe (ubi hactenus vixit) Parisiorum, quae primum pro studiis tenet locum et est alumna doctorum virorum ac speculum morum

meum disciplinis ornatum, praeceptis instructum conspiciam. Expressi ad filium in litteris, ut ipse quoque pro sua sorte ostendat

omnem animi sui gratitudinem et obliget se semper memorem fore beneficii accepti, ego vero libenter inserviam commodis suis et si aliqua in re cupit, ut inserviatur sibi, curet, ut sciam; promptissimum et paratissimum cognoscet. His itaque praemissis commendo me diligenter suae gratiae.

Datae Cracoviae 2 Septembris Anno 1608.

Clar[mae] atque Excell[mae] D[nis] Vestrae
promptissimus amicus
Leo Sapieha
Cancellarius Magni Duc. Lithuaniae, Mohilovien.
Capitaneus manu propria.

Burn. 366, fol. 49.

* Le manuscrit est corrompu au milieu du feuillet : six lignes d'écriture manquent.

XVI[a]

Isaacus Casaubonus Leoni * Sapiehae.

Illustrissime, amplissime Domine. Cum mihi litterae illae redditae sunt, quas pro insignita humanitate tua dare ad me es dignatus et vidi nomen illustre amplitudinis tuae, ut erubui. Pudebat me et merito quidem quod commisissem, ut scriptione litterarum prius a te provocarer, quam officio meo essem ipse functus; quem antevertisse et mea dudum obsequia tibi detulisse, verum erat. Non enim possum negare, eius praestandi datam mihi tum fuisse occasionem, quando generosus dominus, filius tuus, certum isthuc hominem misit. Sed me nimirum ingenita verecundia et pudor quidam subrusticus (sic). Noram fortunae tuae celsitudinem, noram meam tenuitatem. Cur igitur seria tua meis frivolis interpellarem et in publica commoda peccarem? Haec cogitatio, vir illustrissime, cupientem litteris te affari hactenus inhibuit. Nam alioquin optasse me persaepe, ex quo filii tui familiaritate sum usus, dari mihi aliqua ad tuam praestantiam aditum, scit ille, quem ne intimae quidem mortalium curae fallunt. Postquam enim gnatus tuus, iuvenis ad exemplum probitatis, modestiae atque omnis virtutis natura comparatus, studiorum suorum rationem

nobiscum coepit communicare; quum eius indole mirandum in modum caperer, volui persaepe fortunam tuam tibi gratulari, qui tantae spei adolescentem, haud dubie spem alteram patriae, genuisses. Nihil dabo auribus tuis; sed plane ex animi sententia, quod videor mihi certis indiciis cognovisse, dicem. Nam, aut me omnia fallunt, aut eo ingenio, iis moribus, ea virtute filium habes, ut gaudendi ipse luculentam in eo materiam habeas, amici gratulandi. Equidem illum diem albo notavi lapillo, qui eum mihi conciliavit. Itaque eius caussa et *alterius* nobilissimi praestantissimique adolescentis Poloni, studia mea, vita ipsa mihi chariora lubens intermisi; et ad civilis doctrinae notitiam comparandam ipsorum conatus honestissimos pro mea virili sublevavi. Eius operae nostrae si quis ad filium tuum, ut spero et opto, fructus rediit, feci quod volui. Tibi certe, amplissime domine atque illi, quae vestra est benignitas, potius satisfecero quam ipse mihi. Quod superest Deum Opt. Max. veneror, ut et tibi filium et illi parentem suum incolumes quam diutissime servet vestrisque coeptis propitius semper et favoris sui auram aspiret. Vale, illustrissime Domine et felix vive. Lutetiae Parisiorum, a. d. XV Kalend. Novembr. 1608.

J. Casauboni Epistolae, curante Th. J. ab Almeloveen, Roterodami 1709, fol. 324. Ep. DCXV.

* L'éditeur a imprimé à tort : Joanni Stanislao.

Cette lettre et la suivante sont réimprimées ici parce qu'elles éclairent les autres pièces de cette correspondance.

XVI[b]

Isaacus Casaubonus Joanni Stanislao Sapiehae,
Juveni Nobilissimo.

Etsi gratissima mihi est tuae adversum me benevolentiae significatio, cuius tot simul tam luculenta dedisti testimonia; in summa tamen, quam ea mihi res affert voluptate, hunc ego dolorem ne utiquam sane levem capio, quod tua, generose domine, repentina in patriam reversio omnem mihi in praesens, an et in posterum, facultatem eripit grati animi testandi. Jam primum, quod

mei serves memoriam et humanissime scriptis tuis me lacessas, nisi eo ipso nomine multum me tibi debere sentiam, plane eo sum honore indignus. Tu vero munus insuper addidisti idque excellens. Supra omnia est illustrimi domini parentis tui epistola, auro contra non chara; in qua tuam pariter atque illius humanitatem adverti. Nam quod vir tantus nos scriptione provocare sustinuerit, comitati et caeterae illius virtuti hoc acceptum fero. Sed quod nostra in te merita vir illustrissimus litteris suis praedicat, totum id, generose domine, muneris est tui. Quid enim ipse ad parentem scripseris, epistola parentis arguit. Quo igitur me vertam, aut quam rationem inibo consilii, ut aliquid faciam, quo gratum animum tibi probem? Nempe hoc unum superest, ut qui nihil aliud possim, grata saltem praedicatione et constanti memoria tui et tuorum meritorum, officio meo satisfaciam. Hic ego mihi non deero facileque, uti spero, perficiam, ut te eius iudicii, quod de me fecisti dudum, nunquam poeniteat. Ago vero tibi, nobilissime domine, pro tuo munere (p. 606) grates gratissimas. Erit hoc mihi posthac gratissimum cimelium, ut tui erga me animi pignus certissimum; quod non prius quiescere me patietur, quam ipse vicissim aliquot ἀντίδωρον misero. Sed hoc inter tuum et meum intererit munus, quod pro auro et gemmis, quibus ipse abundas, verba rependemus; quorum aliquam nobis esse copiam, ipse quoque videris existimasse. Quicquid huius erit, minus tamen erit eo affectu et cultu, quem tibi mente et voluntate prolixa exhibeo, quum aliter nequeam. Velim hoc tibi de me certo persuadeas et litteris tuis aliquando nos bees. Ego si semel nactus fuero viam certam litteras in Poloniam curandi, ne inter publicas curas oblivio nostri nominis tuo obrepat forte animo, sedulo cavebo. Hortarer te, nobilissime adolescens, ut in studiis, quae feliciter incepisti, diligenter pergeres, nisi certo scirem freno, freno potius egere te quam calcaribus. Id quoniam mihi est satis superque compertum, non committam, ut diffidere virtuti tuae ac constantiae possim videri. Opto tibi omnia laeta ac fausta. Vale, et me ama. Lutetiae Parisiorum, a. d. XV Kalend. Novemb. 1608.

Casauboni Epistolae l. c. p. 605, 606.

XVII

Domino Isaaco Casaubono regio consiliario et..... *
amico plurimum observando
Lutetiis Parisiorum.

Clarissime Domine.

Quoniam praeter spem et opinionem meam accidit, ut qui Parisios brevi rediturus eram, in Poloniam iter meum iussu Ill^{mi} D^{ni} parentis converterem, nolui committere, quin tibi praesentibus litteris (si quidem coram non datur) valedicerem, gratias quantas maximas possum pro ea sollicitudine et cura, quam in me fideliter erudiendo suscepisti, referem, id a te summopere petens, ut me consueta benevolentia, absentem licet corpore animo certe praesentem, prosequi velis. Me vero, quem semel beneficio doctrinae tuae obligatum reddidisti, paratissimum semper ad omnia grati animi officia tibi exhibenda reperies. Ne in hac peregrinatione mea oblitus tuis videar, mitto tibi ex partibus hisce munusculum, quod rogo grato velis suscipere animo considerans non eius exiguitatem, sed affectus in te mei magnitudinem. Quod reliquum est, Deum Opt. Max. oro, ut te magno rei litterariae commodo quam diutissime salvum et incolumem conservet. Dat. Lovanii die 8 Octobris Anno 1608.

Clarissimae Dominationis Vestrae
addictissimus Am[icus]
Joannes Stanislaus S[apieha]
Slonimen... *

Burn. 366, fol. 51^{a}.
* Corrompu dans le manuscrit.

XVIII

Clarissimo Domino D[no] Isaaco Casaubono Regio Consil. et Archibibl. D[no] amico obser[mo].

Clarissime Domine.

Rediens ab Ill[mo] D[no] meo in Belgium ad Ill[um] Filium suum incidi Norembergae in Claris[um] D[num] Scipionem, Doctorem J. U. et amicum Claris[mae] D[nis] tuae, cuius litteras ad Clar[mam] D. per confamulum meum Generosum D[num] Wigant remitto, etsi longe gratius mihi accidisset, si ipsemet eas Clarissimo D[no] reddidissem, sed quia nescio quo fato meo evenit, ut citius Belgium Ill[um] Dominum meum exciperet, quam Lutetia retineret, ideo quoque mihi occasio Clar[am] D[nem] videndi et salutandi erepta est. Quocirca his brevibus litterulis meis Clar[a] D[io] in recompensam absentiae meae.....* simulque promptissima officia mea ad minima quoque imperata Clar[mi] D[ni] exequenda sedulo defero. Cuius gratiae et benevolentiae serio semper commendatus esse cupio.

Lovani, a[o] 1608 9. 8[bris].

Clar[mae] D. V[rae]
studiosissimus amicus et promptus servitor
Rhadianus Czołhanski
mp.

Burn. 363, fol. 241[b].
* Corrompu dans le manuscrit.

XIX

Magnifico et Clarissimo Domino Isaaco Cassabono, professori regio, Domino et amico honorando.

Vir clarissime, amice honorande, S.

Idem mihi usu venit, quod iis, qui differunt censuum solutionem. Quo enim plures accumulantur, eo difficilior fit solutio.

Nam me quoque ad litteras tuas iampridem acceptas multiplicati quasi aeris alieni in respondendo expunctio conturbat! et ut verum fatear, verbero me ipsum tacito cogitationis convicio, quod non statim responderim. Sed qua es humanitate, ignosces. Non dicam, quae meae occupationes fuerint, quas quidem fuisse toto hoc novennio gravissimas vel sola cum Rigensibus actio declarat. Nolo enim videri confisus potius meis excusationibus, quam tua aequitate, offensionem silentii deprecari. Habe decretum regium, quod mitto, pro censu. Erit quo laeteris et Thuano gratificeris, si sit istius exitus cognoscendi cupidus. Ut temporis ratio tulit (Riga enim a Carolo Sueco premitur) ita latum est. Atque ita propitius Deus in eorum viscera retorsit, qui mihi exitium iniustissimum parabant. Quae mihi causa gravis est, cur Deo vindici gratias agam, qui adversus ingentem improborum consensum multorum bonorum hominum et inter eos tuam quoque de mea innocentia susceptam opinionem confirmavit. Mitto clipeum meum *, quem desiderabas. Mitto etiam Farenbachium ** a me descriptum, ut nisi te alio abstrahant curae et lectiones graviores, legere mea causa haud graveris. Apud nos tumulti sublati sunt. Constante pace publica, non diu regnum carebit accessione (crede mihi) Magni Moschoviae Ducatus. D-no Thuano, qui suis auspiciis mihi favet, defero mea studia. Ea tibi quoque, si usus fueris iis, fideliter et libenter praestabo. Vale. In Orissoviano Samoscii Kal. Jul. 1609.

Vester studiosissimus

David Hilchen

Secret. R[ae] M[tis].

Burn. 364, fol. 263[a].
* « Clypeus innocentiae et veritatis », Zamosciae, 1604.
** Vita Georgii Farensbach, Zamosci 1609.

XX

Clarissimo Domino Isaaco Casaubono, Regio Consiliario et Archibiblioth.

Clarissime et plurimum observand^{me} D^{ne} Doctor.

Singularis humanitas et benevolus in me tuus animus faciunt, ut e longinquis commoditate occasionis litteris meis te compellam. Post reditum Ill^{mi} D^{ni} mei e Galliis non diu nos paterni lares tenuerunt, sed facilis in spem Moschoviae vicinae nobis monarchiae obtentio evocavit detinuitque nos in confinio regni nostri, fortissimi idemque sumptuosissimi propugnaculi, arcis Smolescensis ad fluvium Boristhenem positi autumni et hiemis recentis praeteritae assidua oppugnatio et ut res est haud difficilis ipsa etiam expugnatio, nisi torrida hiems praeter solitum profunditate nivium conatus nostros frustrasset, nam neque pedites copia nivium involuti in[sidias] facere, neque eques extra viam ne latum quidem unguem deviare potuit, duravit haec continua obsidio et.....* aliquot castris nostris adversae tormentis deiectae vereque.....* ximo coeptis nostris benigniorem speramus successum; etsi non desunt, qui obsidionem arcis huius prorsus inutilem rentur, longe utilius in proposito fore, si Sacra R. M^{tas} metropolim ipsam, urbem Moschoviam exercitu suo circumdaret eamque quibuscunque poterit viribus strenue aestate ineunte oppugnet, rem in propatulo, capta metropoli de more gentis universae monarchiae spontaneam deditionem futuram. Visum esse R. M^{ti} ad terrorem gentis primum propugnaculum esse expugnandum; itaque dum haec ad institutum peraguntur, Constantinopoli ante duos menses celeriter nuntius aut legatus ordinarius Czauszius ab Imperatore Turcico ad S. Reg^{m} M^{tem} in castra venit remque legationis coram senatoribus in castris praesentibus et duce belli Illmo D^{no} Zołkiewsky exponit. Mirari vehementer Imperatoriam Maiestatem, ambigeretne plus Rex Polonus potentissimus de non ferendo auxilio, si R. M^{tas} ab Imperatore Turcico eguisset, an diffideret fraternitati suae multis ab hinc annis constantissime cum R. M^{te} cultae. Gratulari tamen Imp^{m} M^{m} Regi potentissimo, fratri suo, ex animo felicem in Regnum Moschoviae

latente febri laborantibus illud ad extremam phthisin perducant. Deus Opt. Max. naviculam suam in hoc impetuoso mari gubernet, ac diras omnes diaboli ac hostium suorum procellas averruncet. Plura si scire cupis, ex praesentium exhibitore cognosces. Sufficiat nunc me invitum sane male nostra delibasse, ut tibi, vir clarissime, morem gerens tuam consequi possim gratiam : me vero beatum, si (f. 248ᵃ) hac me beare dignaris. Quod reliquum est, Deum supplicibus votis oro, ut ille sub felici augustissimi regis umbra te salvum ac bonis omnibus florentem perennare patiatur. Regiomonti, 3. Nonas Decembr. Cal. Gr. A. S. 1612.

Virtuti tuae addictissimus
Daniel Naborovius,
Illustr. Ducis Radzivilii a secretis.

Burn. 365, fol. 247ᵃ — 248ᵃ.



Fribourg (Suisse). — Imprimerie et Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 259, rue de Morat.

INDEX LECTIONUM

Lectiones eodem sermone habebuntur, quo annuntiantur.

Pretium pro lectionibus non exigetur.

ORDO THEOLOGORUM

Philosophia in Theologiam propaedeutica.

Professores

Kennedy : Introductio in Philosophiam ; Logica, scil. de Cognitione intellectiva, de Dialectica, de Critica, de Methodo — bis per hebdomadem : feriis III et V, hora 8-9.

Anthropologia : De composito humano, de facultatibus humanis, de origine, duratione ac fine hominis — quater per hebdomadem : feriis II, IV, VI et sabbato, hora 8-9.

Exercitia practica : *a)* Seminaria, bis per hebdomadem : feriis III et IV ; *b)* Disputationes, bis in mense, loco alterutrius ex seminariis.

De Theologia in genere.

Berthier : Encyclopaedia theologica, semel per hebdomadem : feria IV, hora 2-3.

Scriptura sacra.

Fritsch : Introductio specialis in Vetus Testamentum, ter per hebdomadem : feriis II, III, IV, hora 11-12.

Interpretatio Libri Psalmorum, bis per hebdomadem : feria VI et sabbato, hora 11-12.

Berthier : Interpretatio Epistolae ad Romanos, et Epistolarum B. Joannis, bis per hebdomadem : feriis III et VI, hora 2-3.

N.-B. — De lingua hebraica, arabica et syriaca, vide Lectiones *D. Grimme*, sub « Ordo philosophorum ».

De Locis Theologicis.

Boisdron : Theologia fundamentalis, bis per hebdomadem : feria III et sabbato, hora 9-10.

Seminarium aut disputatio, semel per hebdomadem.

Professores

Theologia Dogmatica major.

Coconnier : De Deo creante; de Angelis (Summa Theol. 1ª parte, qq. 44-64), quater per hebdomadem : feriis II, III, IV et VI, hora 9-10.
Seminarium aut Disputatio, semel per hebdomadem.

Hyvernat : De Sacramentis in genere, et de Sacramentis Baptismi, Confirmationis et Eucharistiae (Summa Theol. 3ª parte, qq. 68-83), quater per hebdomadem : feriis II, III, IV et VI, hora 10-11.
Seminarium aut Disputatio, semel per hebdomadem.

Theologia Dogmatica brevior.

Boisdron : De fine ultimo hominis; de gratia — ter per hebdomadem : feriis II, IVet VI, hora 9-10.
Seminarium, semel per hebdomadem.

Theologia moralis.

Berthier : Theologia moralis speculativa : De peccatis; de legibus (Summa Theol. 1ª 2ªᵉ qq. 71-108), ter per hebdomadem : feriis II, IV et VI, hora 8-9.
Theologia moralis practica : De praeceptis decalogi, ter per hebdomadem : feriis III et V, et sabbato, hora 8-9.

N.-B. — De casibus conscientiæ, vide infra « Theologia pastoralis ».

Theologia mystica.

Coconnier : De incipientibus : Explanatio dogmatica juxta D. Thomam, respectu habito ad scripta doctorum Ord. Praed. qui in Italia saec. XIV. de re mystica egerunt — semel per hebdomadem : sabbato, hora 9-10.

Jus canonicum.

Esser : De personis Ecclesiasticis, ter per hebdomadem : feriis II, IV, VI, hora 5-6.
Die kirchenrechtlichen Verhæltnisse in der Schweiz, 1 Stunde wœchentlich : Donnerstag 11-12 Uhr.

Liturgia.

Professores

Esser : De re Liturgica, scil : De liturgia in genere, de diversis liturgiis, de loco liturgico et de altari; de sacra supellectili, de vestibus liturgicis, bis per hebdomadem : feriis III et V, hora 5-6.

Historia Ecclesiastica.

Mandonnet: Histoire de l'Eglise depuis saint Grégoire le Grand jusqu'à Innocent III, 3 heures par semaine : lundi, mardi et mercredi, de 3 à 4 heures.

Exercices pratiques : Le cardinal Giovanni Dominici et son action pendant le grand schisme, 1 heure par semaine : vendredi, de 3 à 4 heures.

Kirsch : Geschichte der pæpstlichen Verwaltung im XIV. und XV. Jahrhundert, 1 Stunde wœchentlich : Donnerstag 9-10 Uhr.

Patrologia.

Kirsch : Die Blüthezeit der patristischen Litteratur, von Athanasius bis zu Leo I., 2 Stunden wœchentlich : Mittwoch und Samstag 6-7 Uhr.

Im Seminar : Ambrosius, De fide libri V, in einer noch zu bestimmenden Stunde.

Archaeologia christiana.

Kirsch : L'art chrétien dans l'Antiquité, 2 heures par semaine : lundi et samedi de 2 à 3 heures.

Exercices pratiques : Explication d'inscriptions choisies de l'Antiquité chrétienne, 1 heure par semaine.

Theologia pastoralis.

Beck : Pastoraltheologie : Einleitendes, Katechetik, pastorelle Behandlung der Sakramente, 3 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Mittwoch und Freitag 4-5 Uhr.

Casus conscientiæ : de praeceptis decalogi, bis per hebdomadem : feria V et sabbato, hora 10-11 (eventuell in deutscher Sprache).

Pædagogisches Praktikum, 1 Stunde wœchentlich : Samstag 3-4 Uhr.

N.-B. — « Littérature chrétienne », voir les cours de M. le Prof. *Jaquet*, « Ordo Philosophorum ».

ORDO JURISCONSULTORUM

Professores

Clerc : Code civil fribourgeois, 4e et 5e livre (Lois sur l'état civil), 4 heures par semaine : lundi, mardi, jeudi et vendredi, de 8 à 9 heures.
Code fédéral des obligations, Contrats spéciaux (art. 229 à 524), 2 heures par semaine : mercredi et samedi de 8 à 9 h.

Pedrazzini : Droit public général, 3 heures par semaine : lundi, mercredi et vendredi de 3 à 4 heures.
Droit public ecclésiastique, 1 heure par semaine : mardi de 2 à 3 heures.

N.-B. — In Bezug auf Kirchenrecht siehe auch die Vorlesungen von P. Esser, Theologische Fakultæt.

Weiss : Rechtsphilosophie, 3 Stunden wœchentlich: Montag, Mittwoch und Freitag 4-5 Uhr.
Lectüre und Besprechung von J. Mœser's « Patriotischen Phantasien » mit besonderer Berücksichtigung der volkswirthschaftlichen Fragen, in zwei noch zu bestimmenden Stunden.

Jaccoud : Droit naturel, IIIe partie : La Société, 1 heure par semaine : lundi de 2 à 3 heures.
Eléments d'économie politique, 1 heure par semaine : vendredi de 2 à 3 heures.

Perrier : Droit public suisse, 4 heures par semaine : mardi et mercredi de 9 à 10 heures, jeudi de 9 à 11 heures.

Favre : Médecine légale, 1 heure par semaine (La matière à traiter et l'heure seront indiquées au commencement du semestre).

Fietta : Code civil français, livre III, titres V, VI, VII, 4 heures par semaine : lundi, vendredi et samedi de 9 à 10 heures, mercredi de 10 à 11 heures.
Eléments de droit civil français, 2 heures par semaine : mardi et vendredi de 10 à 11 heures.

Professores

Bise : Droit des gens, 3 heures par semaine : lundi, jeudi et samedi de 11 heures à midi.

Rensing : Rœmische Rechtsgeschichte, 3 St. wœchentlich : Dienstag 5-7 Uhr und Freitag 6-7 Uhr.
Pandekten, I. Theil, 5 Stunden wœchentlich : Montag und Mittwoch 5-7 Uhr, Freitag 5-6 Uhr.
Seminar-Uebungen (Examinatorium und Praktikum) auf dem Gebiete des rœmischen Rechts, 2 Stunden wœchentlich : Donnerstag 5-7 Uhr.

Fervers : Deutsches Civilprozessrecht, 4 St. wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 3-5 Uhr.
Praktische Uebungen auf dem Gebiete des Straf- und Strafprozessrechts, 2 Stunden wœchentlich : Samstag 3-5 Uhr.

Gottofrey : Institutes du droit romain, 2 heures par semaine : mardi de 6 à 7 heures et vendredi de 5 à 6 heures.
Pandectes, IIe partie : Droits réels, droit des obligations, 4 heures par semaine : lundi, mercredi, jeudi et vendredi de 6 à 7 heures.

v. Savigny : Deutsche Rechtsgeschichte, 3 Stunden wœchentlich : Montag und Samstag 10-11, Freitag 11-12 Uhr.
Einleitung in das deutsche Staatsrecht, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Mittwoch 11-12 Uhr.

N.-B. — « Erklærung des Sachsenspiegels » siehe die Vorlesungen von Prof. *Jostes,* Philosophische Fakultæt.

ORDO PHILOSOPHORUM

Professores

Gremaud : Histoire politico-religieuse des trois évêchés de la Suisse occidentale, 2 heures par semaine. (Les heures seront déterminées à l'ouverture des cours.)

Horner : Pédagogie : La psychologie appliquée à l'éducation, 2 heures par semaine : mardi et vendredi de 6 à 7 heures.

Jaquet : Littérature chrétienne : Saint-Athanase, 2 heures par semaine : lundi et mercredi de 5 à 6 heures.
Le P. Lacordaire, 1 heure par semaine : vendredi de 5 à 6 h.

Effmann : Geschichte der antiken Baukunst, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Dienstag 6-7 Uhr.
Geschichte des Holzschnittes und des Kupferstiches, 1 Stunde wœchentlich : Donnerstag 6-7 Uhr.
Ausgewæhlte Kapitel der Kunst- und Kulturgeschichte, 1 Stunde wœchentlich : Freitag 6-7 Uhr.

Wolff : Prinzipien der Erkenntnistheorie, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Dienstag 10-11 Uhr.
Kosmologie, 3 Stunden wœchentlich : Mittwoch, Donnerstag und Freitag 10-11 Uhr.

Steffens : Diplomatik, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Freitag 3-4 Uhr.
Historisch-diplomatische Uebungen, 1 Stunde wœchentlich : Freitag 2-3 Uhr.
Longfellow's « Golden Legend » und Repetition der englischen Grammatik, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Mittwoch 3-4 Uhr.

Sturm : Einleitung in die attische Beredsamkeit und Erklærung der Kranzrede des Demosthenes, 3 Stunden wœchentlich : Dienstag, Mittwoch und Freitag 8-9 Uhr.
Griechische Palaeographie, 1 Stunde wœchentlich : Samstag 8-9 Uhr.

Im Seminar : Lektüre ausgewæhlter Partien aus den griechischen Lyrikern. Grammatische Uebungen und schriftliche Arbeiten. — 2 Stunden wœchentlich : Mittwoch 6-7 Uhr Nachmittags, Donnerstag 8-9 Uhr Vormittags.

Reinhardt : Allgemeine Geschichte im Zeitalter der Glaubenstrennung, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Mittwoch und Freitag 5-6 Uhr.
Im Seminar : Uebungen zur Geschichte desselben Zeitalters, 2 Stunden wœchentlich : Donnerstag 9-11 Uhr.

Jostes : Geschichte der deutschen Litteratur bis zur Reformation, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Donnerstag und Freitag 11-12 Uhr.
Ausgewæhlte Kapitel aus der neuesten deutschen Litteratur, 1 Stunde wœchentlich : Samstag 11-12 Uhr.
Im Seminar : 1) Besprechung eingereichter Arbeiten, Erklærung des Parcival von Wolfram von Eschenbach, in zwei noch zu bestimmenden Stunden. 2) Erklærung des Sachsenspiegels, in zwei noch zu bestimmenden Stunden.

Rabiet : Grammaire historique du français, 2 heures par semaine : lundi et vendredi de 2 à 3 heures.
Exercices pratiques : Lecture de textes, 3 heures par semaine : mardi, jeudi et vendredi de 10 à 11 heures.
Dialectologie, 1 heure par semaine (L'heure et le sujet seront déterminés à l'ouverture des cours).

Schnürer : Deutsche Geschichte bis zum Interregnum, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Mittwoch und Freitag 9-10 Uhr.
Im Seminar : Lektüre von Wipo's « Vita Chuonradi regis », 2 Stunden wœchentlich : Samstag 9-11 Uhr.

Kallenbach : Adam Mickiewicz, l'homme et l'œuvre, 3 heures par semaine : lundi, mardi et mercredi, de 11 heures à midi.
La Chronique de Nestor, 2 heures par semaine : vendredi et samedi de 11 heures à midi.
Syntaxe polonaise, 1 heure par semaine : jeudi de 11 heures à midi.

Professores

Bédier : Histoire de la littérature française pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle, 4 heures par semaine : lundi, mardi, mercredi et jeudi de 5 à 6 heures.
Exercices pratiques : Etudes sur la littérature française du moyen-âge, 2 heures par semaine (Les heures seront déterminées à l'ouverture des cours).

Streitberg : Sanskritcursus für Anfænger, 3 Stunden wœchentlich : Montag, Mittwoch und Freitag 6-7 Uhr.
Gotische Grammatik als Einleitung in das Studium der germanischen Grammatik, 3 Stunden wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 6-7 Uhr, Samstag 10-11 Uhr.
Sprachwissenschaftliche Uebungen, in einer noch zu bestimmenden Stunde.

Miodonski : Grammatik des Vulgærlateins, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 3-4 Uhr.
Die Anfænge der lateinisch-christlichen Litteratur in Rom 1 Stunde wœchentlich : Montag 3-4 Uhr.
Im Seminar : Erklærung des Geschichtswerkes des Florus, 1 Stunde wœchentlich : Mittwoch 3-4 Uhr.

Faeh : Beurlaubt.

Privatim docentes

D[r] Grimme : Grammatik der altarabischen Sprache, 3 Stunden wœchentlich : Montag, Mittwoch und Freitag 5-6 Uhr.
Erklærung der syrischen Chrestomathie von P. Zingerle, 2 St. wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 11-12 Uhr.
Im Seminar: Hebræische Uebungen (Proverbien), in zwei noch zu bestimmenden Stunden.

D[r] Büchi : Schweizergeschichte seit 1550, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Donnerstag und Freitag 4-5 Uhr.
Im Seminar : Die Tradition von der Befreiung der Waldstætte, 2 Stunden wœchentlich : Mittwoch 10-12 Uhr.

Dr Hess : Erklærung ausgewæhlter Kapitel des Todtenbuches, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Mittwoch 4-5 Uhr.
Lektüre hieratischer Texte, 2 Stunden wœchentlich : Donnerstag 3-5 Uhr.
Geschichte Aegyptens, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Freitag 4-5 Uhr.
Physiologie der Sprache, in einer noch zu bestimmenden Stunde.

N.-B. — Le R. P. **Berthier** de la Faculté de Théologie a bien voulu se charger d'un cours sur Dante : Lecture et explication de l'*Inferno*, 1 heure par semaine : samedi de 2 à 3 heures.

Rector Universitatis :	**Berthier.**
Decanus Ord. Theol. :	**Coconnier.**
Decanus Ord. Jurisconss. :	**Rensing.**
Decanus Ord. Philos. :	**Effmann.**



Fribourg (Suisse). — Imprimerie et Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, rue de Morat, 259.

Schweiz

TAFVorlesungen

N.-B. — Les cours dont les heures ne figurent pas dans ce tableau.

N.-B. — Die Vorlesungen, für welche die Stunden noch nicht angesetzt sind, konnten in diese Uebersicht nicht aufgenommen werden.

Heure Stunde	Lundi — Montag — Freitag				Samedi — Samstag			Heure Stunde
	Théologie Theologie	Droit Rechtswissenschaft	p Droit chtswissenschaft	Lettres Philosophie	Théologie Theologie	Droit Rechtswissenschaft	Lettres Philosophie	
8-9	*Kennedy* Philosophia: Anthropologia *Berthier* Moralis speculativa	*Clerc* Code civil fribourgeois	*Clerc* de civil ourgeois	*Sturm* Attische Beredsamkeit	*Kennedy* Philosophia: Anthropologia *Berthier* Moralis practica	*Clerc* Code fédéral des obligations	*Sturm* Griechische Palæographie *Schnürer* Seminar für mittelalt. Geschichte	8-9

